

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination continue.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

QUEBEC.

“ C'est là que je voudrais vivre
Aimer, aimer et mourir.”

Je l'aimerai toujours ce beau Québec antique,
Séjour aimé de mes aïeux,
Son aspect imposant et la beauté magique
De son ciel pur et radieux,
Et le fleuve superbe aux vagues azurées,
Qui passe en caressant ses pieds,
Les montagnes au loin, de verdure parées,
Levant au ciel leurs fronts altiers.
C'est vers ce lieu béni que mon âme s'élance,
Dans les longs rêves de bonheur ;
C'est là que je voudrais d'une calme existence,
Couler des jours pleins de douceur.

A contempler souvent cette noble nature,
Qui égaie et charme les yeux,
L'esprit tant reposé se dilate et s'épure,
Et devient bientôt plus heureux.
Sous ce soleil doré qui se plaît à répandre
Son feu doux et vivifiant,
Il semble qu'en ce lieu l'âme devient plus tendre,
Le cœur plus chaud et plus aimant,
C'est là qu'on peut rêver, quand l'étoile scintille
Au ciel, qu'elle vient animer,
En écoutant le chant de la brise gentille.
C'est là que je voudrais aimer.

Et lorsque de la vie au cours pur et paisible,
S'approche le soir éternel,
Sur ce sol plus chrétien la mort est moins terrible,
Et l'on se sent plus près du ciel.
Ils sont plus doux les glas d'une cloche connue,
Au trépassé dans son cercueil ;
Ils semblent les sanglots d'une amie éperdue
Dont le cœur s'abandonne au deuil.
Il est près de la ville un endroit solitaire
Où pour toujours on va dormir.
Pour reposer en paix dans ce vieux cimetière,
C'est là que je voudrais mourir.

ANNA M. DUVAL.

Montréal, 19 septembre 1887.

LES MÉMOIRES DE M. DE GASPÉ. ⁽¹⁾

Le touriste qui, venant de parcourir une contrée luxuriante, se repose enfin à l'ombre du berceau de son jardinet, n'a rien de plus pressé que de jeter à la hâte, sur son calepin, quelques lignes descriptives, quelques séduisants croquis rappelant en miniature, des valsiants, des rochers mousseux, de petits lacs dormant paisibles dans un cadre verdoyant, beautés pittoresques et incultes entrevues çà et là, le long de la route parcourue.

Il en a été de même pour M. de Gaspé, touriste dans cette vaste carrière qu'on appelle la vie et dont le sentier est tantôt parsemé de fleurs, tantôt hérissé d'épines et se voyant à la dernière étape de la vieillesse, il prit bravement la plume et retraça en caractères alertes et juvéniles ses *Mémoires* : doux souvenirs que notre vénérable vieillard voyait se succéder, pimpants comme dans un songe, en regardant, rêveur, les tisons incandescents de lâtre antique, qui lançaient leurs bleus éclairs.

Aujourd'hui les *Mémoires* sont à la mode en France. C'est à qui écrirait les siens. Après Marmontel et le Comte de Grammont c'est Jean Jacques Rousseau avec ses *Confessions*, puis Chateaubriand avec ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, ensuite Lamartine avec ses *Confidences*, plus récemment nous voyons le trop fameux Renan et nombre d'autres écrivains français, qui presque tous ont voulu transmettre à la postérité, les traits de génie de leurs intéressants personnages : jetant sur un idéal sublime un voile de réalité choquante et dépoétisant d'un trait de plume toutes les merveilleuses conceptions, tous les chefs d'œuvre littéraires que nous avons appris à admirer.

« Il n'y a rien de plus contraire au véritable sentiment de l'art, dit le prince Albert de Broglie, dans une appréciation des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ni de plus funeste à ses monuments que cette décomposition posthume qu'on leur fait subir. Il y a là je ne sais quelle violation d'une sorte de pudeur poétique qui instinctivement fait mal et

(1) Extrait d'une conférence donnée à l'*Union Catholique* de Montréal, le 12 décembre 1886.

la réflexion ensuite n'a pas de peine à découvrir d'où provient ce premier mouvement de déplaisir involontaire."

" Il s'en faut, en effet, que ces créations ravissantes dont l'imagination d'un poète enrichit la nôtre soient une propriété personnelle dont il puisse disposer à son gré. C'est un bien devenu commun entre lui et nous. Elles n'ont pris rang dans la poésie que le jour où, détachées de leur berceau, elles ont volé de leurs ailes légères bien au-dessus de la vie réelle. Essayer de les y ramener pour se mettre en scène à leur place, c'est une profanation égoïste et vaine. Il n'y a rien de si faux sous une apparence de vérité matérielle que ces explications prétendues des œuvres poétiques par les accidents, les sentiments personnels de l'auteur. C'est bien dans le passé de sa vie il est vrai et dans les impressions dont son âme est le théâtre que le poète va chercher ses premières inspirations mais c'est la matière brute, mélangée, d'où, par un feu intérieur, la poésie se dégage. Le talent de l'artiste consiste précisément à détacher de ses impressions propres tout ce qui peut vivre hors de lui, tout ce qui va réveiller un écho dans l'âme des autres, à laisser tomber au contraire tout ce qui trop intimement lié à sa personne est sans effet sur ses auditeurs."

Quand on a point de légendes à dépoétiser, point de poèmes dont on puisse ravir le vernis de l'idéalité on s'enjolive soi-même, comme M. Renan, on fait une copie primant l'original, un portrait ingénieux mais non fidèle, de sa propre personne ; en un mot on se peint avec les couleurs de l'artiste fantaisiste, on écrit sa biographie comme l'on écrirait un roman, une nouvelle, une œuvre à sensation : coloris, brio contours harmonieux, ombres bien ménagées, tout est agencé pour former un ensemble ravissant, mais hélas, d'une extrémité à l'autre la toile exposée n'est qu'un tissu de mensonges éhontés et le volume écrit écorche la vérité depuis la première page jusqu'à la dernière.

M. de Gaspé a su éviter ce double écueil. Il n'a point écrit ses *Mémoires* pour dépoétiser son œuvre principale : les *Anciens Canadiens*. Ils seront moins funestes à Jules d'Haberville que les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le sont à Elvire et à René. Ils ajouteront même un immortel fleuron à cette vaillante phalange des "*Anciens Canadiens*" et l'auteur en retraçant ces souvenirs d'une époque déjà loin de nous a visé davantage à nous faire connaître ses contemporains plutôt que lui-même et, si parfois il paraît sur la scène, c'est qu'il ne peut faire autrement, car la substitution d'un autre personnage aurait alors eu pour effet de détruire tout l'échafaudage de ses récits. D'ailleurs, il l'avoue lui-même dans sa préface : " Je ne puis écrire l'histoire de mes contemporains dit-il, sans écrire ma propre vie, liée à celle de ceux que j'ai connus depuis mon enfance. Ma propre histoire sera donc le cadre dans lequel j'entasserai mes souvenirs."

Qui ne connaît la chansonnette :

Mon père a fait bâtir maison,
 Sur le coin, sur le coin d'un pont ;
 Sont trois charpentiers qui la font,
 Sur le coin d'un coin,
 Sur le coin d'un pont ;
 Ah le beau joli petit coin,
 Que le coin d'un coin,
 Que le coin d'un pont !

M. de Gaspé avait beaucoup d'anecdotes en réserve, c'étaient autant de matériaux pour ériger un monument à ses souvenirs, seulement, le coin du pont étant par trop usé, il le remplaça par un coin calqué sur celui de Fanchette mais moins dangereux heureusement, et voilà pourquoi ses *Mémoires* commencent par le conte de Fanchette :

“ Il y avait jadis une femme nommée Fanchette : c'était une gaupe, sans ordre s'il en fut, qui laissait tout traîner dans son ménage. Aux reproches qu'on lui faisait, elle répondait constamment : “ J'ai oublié de le mettre dans le coin, mettez-le dans le coin.” Le pauvre coin n'en pouvait plus encombré qu'il était de ce qu'elle y avait accumulé depuis vingt ans.....”

“ Sa fille aînée sortant un jour de sa chambre, en toilette de bal et les cheveux poudrés a blanc, s'accroche les pieds sur un baquet, tombe la tête dans un seau rempli d'eau sale, qu'elle renverse sur elle, et se retire passée à l'empois depuis la tête jusqu'aux pieds en pleurant comme une madelaine. Sa mère laisse sur le foyer une poêle pleine de graisse bouillante ; court à sa fille et lui dit : Ce n'est rien ma chère miche : j'ai oublié de mettre ce chien de baquet et ce diable de seau dans le coin.”

“ Le grand-père, affligé d'une vue basse, accourt au bruit, tombe assis au beau milieu de la friture, crie comme un sauvage douillet que ses ennemis font rôtir ; et pendant que sa fille l'écorche comme une anguille en voulant décoller la partie de la culotte qui adhère à la peau du lâche martyr, Fanchette ne cesse de répéter pour le consoler : c'est ma faute bon papa, j'ai oublié de mettre ma poêle dans le coin... de la cheminée ; je n'y manquerai pas une autre fois.”

Fanchette ne profita guère de la leçon, le soir le malheureux coin faisait encore des siennes, pour la dernière fois cependant, car pour une bouteille de vinaigre qui n'était pas dans le coin, elle tomba la tête la première dans la cave et se cassa le cou.

L'avenir a prouvé que le coin de M. de Gaspé n'était pas aussi dangereux que celui de Fanchette puisque personne ne s'y est encore cassé le cou, au contraire on le recherche et c'est avec le plus grand

délice que l'on fait l'inspection de tous les petits bijoux qu'il recèle, ce qui démontre que M. de Gaspé avait la mémoire plus heureuse que Fanchette et qu'il n'a jamais oublié de mettre ses anecdotes dans le coin auquel elles étaient destinées.

Les *Mémoires* nous apparaissent comme un grand tableau. Le cadre de ce tableau c'est la vie de M. de Gaspé, faisant ressortir les imposantes figures des personnages illustres dont nous découvrons tour à tour les profils sur la toile qu'elle enserme. Cette toile remarquable avec son titre : *Mémoires de M. de Gaspé* ne semble pas attrayante de prime abord si l'on juge de l'œuvre par son titre, mais examinons-la de près, restons un moment en contemplation devant ses horizons bleus, ses grands lacs, ses rayons ensoleillés, admirons ces grandes figures du passé : les Painchaud, les Vallières, les Plamondon, les de Lanaudière, les de Salles Laterrière et surtout les Chateauguay de Salaberry et le grand tableau de M. de Gaspé se transformera à vue d'œil, il se métamorphosera en une véritable galerie de petits tableaux où les amateurs d'histoire cueilleront des légendes, des nouvelles, des anecdotes spirituelles et gaies ; les artistes, des croquis de la vie des cités, des scènes champêtres, de jolis pastels, enfin les poètes, des chants mélodieux et des poèmes sublimes. Oui, une véritable galerie où l'on verra le duc de Kent danser un menuet avec une vieille centenaire de l'Isle d'Orléans, le général Prescott se promener dans les rues de Québec sur une charge de bois qu'un habitant de Beauport allait vendre au marché, le père Chouinard raconter sérieusement qu'il avait entendu la chasse galerie et vu un loup-garou qui avait une queue de trois quarts de lieue, etc.

Les *Mémoires*, sont comme ces îles merveilleuses que le pilote voit poindre à l'horizon, d'abord comme un point noir, puis qui grandissent, se développent, s'arrondissent et enfin émergent des ondes avec une toilette fraîche, étalant avec complaisance les émeraudes et les topazes de leur écrin de velours vert et charmant les échos d'alentour par les gazouillis des chantres ailés qui harmonisent la nature et le printemps.

Le temps ne nous permettant point d'analyser chacune de ces petites toiles : portraits, paysages, esquisses burlesques, contentons-nous de citer l'anecdote où le chevalier B * * raconte comment il débuta avec la trousse et la boule de savon :

“ Je n'avais jamais manié le rasoir et je pensai à part moi, que si j'écorchais par malheur ma première pratique, elle me lancerait à la tête le plat à barbe et son contenu ; il me fallait donc trouver pour mon début, un homme patient par état. Je fus servi à souhait ; ma bonne étoile me fit rencontrer un vieux frère recollet armé d'une barbe de quinze jours de crue. Et comme il est toujours facile de

faire la connaissance d'un moine qui n'a rien à perdre, mais tout à gagner, une longue conversation pendant laquelle toute mon affection se portait sur la longue barbe du fils de Saint-François s'engagea entre nous."

"Est-il de rigueur lui dis-je, lorsqu'une récollet est vieux de se laisser croître la barbe comme un père capucin ?

— "Non ! mon cher frère, fit-il, une attaque de rhumatisme dans la main droite m'a empêché depuis quelques jours de manier le rasoir et je cherche maintenant un barbier charitable qui veuille bien me raser."

— "Vous êtes chanceux, mon frère, lui dis-je ; c'est aujourd'hui mon jour de charité envers ceux qui sont affligés de longues barbes ; faites moi le plaisir de venir chez moi."

"Le moine accepta mon offre avec reconnaissance, et il fut très vite installé dans un fauteuil, tenant à deux mains sous le cou le plat à barbe dans lequel roulait dans l'eau bouillante une immense boule de savon odoriférant. Je lui couvris le visage de *brou* de savon depuis la pomme d'Adam jusqu'aux sourcils pour l'empêcher de remarquer mon émotion, et je me mis à l'œuvre. Le vieux moine avait la barbe dure comme une brosse à plancher et par malheur je la pris à rebours poil ; il faisait les grimaces d'un démon qu'on saucerait dans l'eau bénite et finit par s'écrier d'une voix dolente : "

— "On voit bien mon frère que vous me rasez pour l'amour du bon Dieu !"

— "Point du tout, mon révérend, lui répliquai-je : je vous assure que je fais de mon mieux, mais je crois que vous êtes naturellement tendre à votre peau."

— "Tendre à ma peau ! Bon Saint-François ! s'écria le moine : fait prisonnier, il y a trente ans, par une bande d'Iroquois, j'ai reçu la bâtonnade, suivant leur louable coutume, dans trois de leurs villages par où nous passâmes, et je ne poussai pas la moindre plainte."

— "Vous étiez jeune alors, lui dis-je, et endurci à la misère ; je crains bien que la vie molle du couvent ne vous ait rendu douillet !"

— "Peut-être fit le pauvre récollet, avec la plus grande douceur ; mais ne vous serait-il pas possible de faire tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'ici, de me raser, par exemple, la barbe du côté qu'elle offre le moins de résistance et de prendre le fil du rasoir au lieu de vous en servir comme d'une varlope ?"

"Ce fut un éclat de lumière pour moi. Je changeai de tactique ; et sauf un ou deux accroc, le visage du moine après l'opération avait l'aspect d'une belle pomme d'api. Bref, après avoir rasé gratis tous les fils de Saint François, un samedi, leur jour de barbe je cherchai des pratiques plus profitables..."

Cette citation vous renseignera suffisamment sur la manière habile, avec laquelle M. de Gaspé sait manier l'anecdote.

Rappelons encore cette description du Lac Trois Saumons, qui est très poétique... " Nous étions en effet, dans un monde nouveau car, à part nous et les deux oiseaux aquatiques qui traçaient de longs sillons sur la surface de l'onde aussi unie que la plus belle glace de Venise, pas un être vivant semblait animer cette solitude. Le temps était si calme que les sapins, les épinettes se miraient penchés sur cet immense miroir sans frémissement. Quelques îlots parsemés çà et là sur cette glace diaphane semblaient des bouquets de verdure qu'une dame aurait laissé tomber sur son miroir en faisant sa toilette."

A côté de cette onde pure et limpide, faisons jaillir le flot à la crête écumante, évoquons la tempête et sur ce beau lac naguère si calme et si uni on verra se dresser menaçante, la vague furieuse, la lame rugissante qui ébranlera ces pins gigantesques et orgueilleux qui se plaisaient jadis à mirer leur cônes verdoyants dans le miroir des eaux. Tel est le contraste que nous offre M. de Gaspé dans une autre partie de ses *Mémoires*, sur ce même lac des Trois Saumons :

" Je fus témoin d'un spectacle bien grandiose dans toute son horreur ; c'est la seule fois que j'ai vraiment joui de la fureur des éléments déchainés. Un ouragan épouvantable éclata tout à coup pendant la nuit ; les arbres gémirent, se courbèrent et jonchèrent au loin de leurs débris le sol vierge de la forêt. Les eaux du lac, naguère aussi unies que la surface d'un miroir, furent bouleversées jusque dans leurs profondeurs. Les éclats de la foudre secouèrent les bases des montagnes pour être ensuite répétés sept fois, avec le bruit infernal d'un immense parc d'artillerie, par les sept échos des mornes situés dans le sud, dont on voyait sans cesse les pitons illuminés par le fluide électrique. Et puis, tout à coup après un moment de profond silence, ces épouvantables détonations, par un phénomène d'acoustique, revenaient de nouveau, samblables à un tremblement de terre sortant des profondeurs du lac, secouer les montagnes dans lesquelles il est encaissé."

Puis viennent ces pages saisissantes où l'auteur invoque le génie des tempêtes et s'écrie dans un élan sublime :

" Pourquoi troubler cette solitude ? Pourquoi renverser ces arbres gigantesques qui, exempts des passions des hommes vivent en paix en se prêtant mutuellement appui et ombrage ? Il est pourtant d'autres exploits plus dignes de ta force et de ta puissance ! Parcours l'univers ou t'attendent de nombreuses victimes ! etc., etc."

Nous voudrions pouvoir nous étendre davantage sur les beautés que renferment les *Mémoires*, et laisser tomber çà et là quelques jalons de

critique (1) mais, notre nacelle doit s'éloigner, à heure fixe, de l'île riante dont elle a caressé quelques instants les sables et les mousses du rivage et, en nous éloignant de cette terre du passé, métamorphosée en un oasis attrayant par une plume artistique, répétons une dernière fois avec l'un des biographes (2) du peintre de cette belle contrée, ces mémorables paroles :

“ Et maintenant, ô vénérable ami ! laissez-nous vous faire nos adieux. Après tant d'épreuves et d'amertumes dont votre longue carrière a été remplie, reposez en paix parmi ceux que vous avez aimés. Comme vos ancêtres vous avez noblement servi votre pays, vous avez laissé après vous avec de bons exemples des œuvres que nos neveux se transmettront comme un précieux héritage. Ils grandiront dans l'attachement à ces belles traditions que vos livres ont conservées et apprendront à prononcer avec respect et amour le nom de Philippe Aubert de Gaspé ! ”

CHS. M. DUCHARME.

(1) Je me permettrai cependant d'observer ici, que l'édition de 1885 des *Mémoires* de M. de Gaspé, imprimée à Québec, par C. Darveau, laisse beaucoup à désirer. Le papier est excellent, les caractères irréprochables, mais les erreurs typographiques pullulent. Ainsi dans les seules citations insérées ci-dessus et qui couvrent à peine quatre petites pages, je cueille les coquilles suivantes : une *poêle*, (en deux endroits différents) *decoler*, à *part* moi, *rasier*, pomme *d'apis*, *jusques*, *laissons-les* pour : une *poêle*, *decoler*, à *part* moi, *rasoir*, pomme *d'api*, *jusque*, *laissons-les* ; soit une moyenne de deux fautes par page et quand l'on sait que le volume en question se compose de 560 pages on n'exagère point en disant que les erreurs typographiques s'y comptent par centaines. De plus dans l'exemplaire que je possède, il n'est pas le seul malheureusement, de la page 264 on tombe sans transition sur la page 289, puis à la page 312 nouvelle chute à la page 289 qui, cette fois, avec ses compagnes nous mènent carrément à la fin, n'empêche que les pages 265 à 288 inclusivement, une bagatelle de 23 pages ne font nulle part acte de présence, tandis que les pages 289 à 312 inclusivement sont servies deux fois au lecteur. On devrait voir à ce que des exemplaires aussi incomplets ne soient pas livrés à la circulation. L'auteur comme l'éditeur y gagneraient beaucoup. C. M. D.

(2) M. l'abbé H. R. Casgrain. Œuvres complètes, Tome II. page 293.

WASHINGTON

(Suite et fin.)

Maintenant, permettez-moi de dire un mot des principaux personnages qui ont aidé à fonder et à consolider la république américaine. Ces noms illustres sont comme l'aurole du grand patriote ; ils gravitent dans l'orbite de Washington comme les satellites autour de l'astre. Rappelons brièvement les noms de Jefferson, de Hamilton, de Madison, de Franklin, les Adams, Hancock et quelques autres.

La grande figure de Jefferson se place à côté de celle de Washington.

Après la promulgation de l'acte du timbre (1765) Jefferson devint un des plus hardis promoteurs du soulèvement national. En 1769 il fut appelé à faire partie de la législature de Virginie ; c'est vers cette date qu'il publia le pamphlet intitulé, *Vue sommaire des droits de l'Amérique Anglaise*, son premier titre à la renommée. A la suite de cette publication il fut mis sur la liste de proscription avec John Hancock, les deux Adams, et bon nombre d'autres. Au congrès de Philadelphie il fut chargé de rédiger le projet de déclaration sur les causes de la prise d'armes, projet qui fut adopté. Ce fut encore lui qui eut l'honneur d'être choisi pour rédiger l'acte d'émancipation ou la déclaration de l'indépendance américaine.

Jefferson était un démocrate sincère. C'est lui qui proposa à l'assemblée de Virginie le rappel des lois qui portaient atteinte à la liberté religieuse ; il demanda la séparation absolue de l'église et de l'état, la suppression du droit d'ainesse, l'extension du droit de suffrage, et la prohibition de l'importation des esclaves.

Après la révolution il passa quelques années à Paris en qualité de plénipotentiaire des Etats-Unis et, à son retour, Washington l'admit dans son cabinet en qualité de secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. C'est alors que Jefferson jeta les bases de l'opposition démocratique, dont sa future présidence devait être le triomphe.

Elu président en 1801 il commença par supprimer les cérémonies instituées par Washington, telles que levers, réceptions présidentielles, etc., qui rappelaient le régime monarchique ; il favorisa les économies

à l'intérieur, simplifia la comptabilité du trésor, réduisit la dette publique, fit admettre l'Ohio dans la confédération et acheta de la France, en 1803, la Louisiane pour 80 millions de francs. La sagesse de son administration lui valut un second terme d'office. Il sortit de la vie publique en 1809, et retourna à sa villa de Monticello pour se livrer à ses chères études littéraires et philosophiques. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce que l'Union comptait d'hommes distingués dans les sciences, les arts, la littérature et la politique. Il fonda l'Université de Virginie et on lui doit encore l'école militaire de Westpoint. Il mourut le 4 juillet 1826, après avoir salué l'aurore du cinquantième anniversaire de la déclaration d'indépendance.

En religion Jefferson fut l'avocat de la tolérance absolue ; en politique, il était partisan de la liberté illimitée, de l'égalité absolue et du gouvernement direct du peuple par le peuple. L'existence d'un pouvoir central était à ses yeux un mal qui n'avait d'excuse que la nécessité : il fallait donc tenir en suspicion perpétuelle ce fléau des libertés publiques, lui retirer tout ce qui n'était point indispensable de lui accorder, et faire intervenir directement l'action populaire chaque fois qu'on n'était pas arrêté par une impossibilité matérielle. On cite son discours d'inauguration adressé au sénat, comme un chef d'œuvre d'éloquence et de style, contenant l'exposition d'un gouvernement idéal du peuple américain.

Jefferson a laissé un grand nombre d'écrits, outre une vaste et intéressante correspondance, des mémoires, des rapports célèbres. Ses *mémoires* sont considérés par les américains comme un chef d'œuvre de science politique.

“ Le parti démocratique, non de la démocratie turbulente ou grossière de l'antiquité ou du moyen-âge, mais de la grande démocratie moderne, dit M. Cornélis de Witt, n'a pas eu de représentant plus fidèle et plus éminent que Jefferson. Ami chaud de l'humanité, de la liberté, de la science ; confiant dans leur vertu comme dans leurs droits ; profondément touché des injustices que la masse des hommes à subies, des souffrances qu'elle endure, et incessamment préoccupé, avec un désintéressement admirable, de les redresser ou d'en empêcher le retour, acceptant le pouvoir comme une nécessité suspecte, presque comme un mal contre un mal, et s'appliquant, non-seulement à la contenir, mais à l'abaisser..... Cœur ouvert, bienveillant, indulgent, quoique prompt à se prévenir et à s'irriter contre les adversaires de son parti ; esprit hardi, vif, ingénieux, plus pénétrant que prévoyant, mais trop sensé pour pousser les choses à l'extrême, et capable de retrouver contre le mal et le péril pressant, une prudence, une fermeté qui, venues plus tôt et d'une façon plus générale, l'auraient peut-être prévenu.”

On attribue à Jefferson cette parole si connue : " Tout homme à deux patries, la sienne et la France."

* * *

L'homme qui après Washington a eu la plus grande influence sur l'organisation des Etats-Unis est Alexandre Hamilton. Il naquit dans les Antilles le 11 janvier 1757. Son père était écossais et sa mère d'origine française ; certains cotés du caractère d'Hamilton trahissent assez son origine. Ame ardente, il était plein de vivacité et d'éloquence. En 1772 il arriva dans le New-Jersey, il n'avait que quinze ans. Deux ans plus tard il publia une brochure intitulée : *Simple défense des mesures proposées par le Congrès*. L'auteur réclamait avec force le droit inaliénable des Colonies : représentation, vote de l'impôt, jury, etc. A la nouvelle de l'engagement de Lexington où le sang américain coula pour la première fois, il organisa une troupe de jeunes collégiens qui prit pour devise : *liberté ou la mort*. Il fut colonel à 20 ans, et Washington le fit son aide de camp et son confident. Dans l'armée on l'appelait le *petit lion*. Son courage était à toute épreuve. Après la guerre il se fit avocat, et en 1782, la ville de New-York l'envoya au congrès. C'est là que commence le second acte de sa vie politique. Il se fit le défenseur des ses compagnons d'armes et exigea que les comptes des défenseurs de la patrie fussent réglés. La dette fut reconnue, mais il n'y avait pas d'argent. Il fallait un financier qui éclairât le congrès. C'est alors qu'Hamilton proposa de consolider toutes les dettes, en prenant à la charge de la confédération la dette des Etats. Il créait ainsi l'unité financier pour arriver plus surement à l'unité nationale. Le régime douanier devait suivre. Ces propositions furent combattues par les démocrates. Hamilton ne désespéra point, et de concert avec Madison, il provoqua cette fameuse convention d'Annapolis qui devait créer le commerce intérieur de l'Amérique.

Hamilton avait le génie politique : il soutenait que l'Amérique formait une nation, et désirait un pouvoir exécutif fortement constitué, qu'il fallait donner à la république la base la plus solide. Son modèle, son idéal était quelque chose de semblable au grand édifice de la constitution anglaise. Ses idées ne prévalurent pas toujours, mais il accepta la constitution telle qu'adoptée, et il entreprit avec autant de courage que de talent de la faire accepter par les treize Etats.

Il fut ministre des finances sous Washington ; après que le crédit public fut rétabli il demanda à se retirer du cabinet après avoir liquidé une dette énorme et rétabli la fortune de l'Amérique. Il n'avait alors que 38 ans. Il mourut à la suite d'un duel avec le colonel Burr à l'âge de 47 ans. Ce fut un deuil national. Soldat, écrivain, homme de

politique, financier et avocat, il fut au niveau de toutes les situations. Sur son tombeau on écrit : " Celui-là n'a aimé que la patrie, la justice et la liberté."

* * *

James Madison fut le quatrième président des Etats-Unis.

Il fut un des membres les plus distingués du congrès continental, et il contribua beaucoup à la constitution des Etats-Unis. Sa *Réfutation du bill des salaires* eut un retentissement prodigieux. Cette loi avait pour but l'entretien des ministres de religion chrétienne par l'Etat. Grâce à l'écrit de Madison elle fut repoussée et remplacée par la fameuse *Déclaration de liberté religieuse*. Depuis lors chaque culte aux Etats-Unis, organise son propre budget sans immixtion de l'Etat.

Au congrès, Madison soutint généralement les vues de Washington en faveur d'un gouvernement central fortement organisé.

Les articles publiés dans le *Daily Advertiser*, plus tard réunis en volume sous le nom de : *Le Fédéraliste*, ont puissamment contribué à faire sanctionner la constitution par les législatures de chaque Etat.

En 1789, époque à laquelle Madison fut envoyé au congrès, deux partis étaient en présence, les fédéraux ou démocrates, et les anti-fédéraux ou républicains. Hamilton était le chef du parti fédéraliste : Jefferson commandait l'autre parti. Madison soutint généralement la politique de Jefferson, et lorsque ce dernier fut nommé président en 1801, il choisit Madison pour secrétaire, fonctions qu'il remplit pendant huit ans. Il fut élevé à la présidence en 1809. C'est sous sa présidence que la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre fut déclarée. Les hostilités continuèrent jusqu'en 1814, date du congrès de Gand, qui les terminèrent, en grande partie à l'avantage des Etats-Unis. En 1817, Madison remplacé par Monroe, quitta les fonctions publiques et se retira dans son domaine de Montpelier, où il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans, cultivant la philosophie et les lettres.

* * *

Benjamin Franklin (1706-1790) est l'un des hommes qui ont fait le plus d'honneur non-seulement à leur pays, mais à l'humanité tout entière. A toutes les époques de sa vie on voit en ce père de la démocratie américaine un esprit vigoureux et sain, labourieux et réfléchi, prudent, ingénieux et habile, calculateur par excellence, et appliquant l'arithmétique même aux choses de la morale, un peu sceptique, spirituel et d'une sérénité inaltérable.

On sait combien ses commencements furent humbles, son énergie triompha de tout : de simple imprimeur il devint journaliste et auteur.

Dans les sciences naturelles, la physique surtout, il était l'égal des noms les plus illustres de son siècle. On lui doit l'invention du paratonnerre, découverte qui a elle seule suffirait pour assurer l'immortalité. Les études scientifiques n'étaient pourtant qu'un accident dans sa vie ; c'est vers les destinées de son pays que se portait toujours sa grande âme. Il fut un des premiers instigateurs du mouvement insurrectionnel. On sait quels services il rendit aux Colonies en les représentant soit à Londres, soit à Paris. Le grand public lettré, savant, politique, littéraire du XVIIIe siècle à acclamé, fêté ce vieux bonhomme, alerte et vif qui se promenait dans les rues, appuyé sur sa fameuse canne de pommier à pommeau d'or et qu'en mourant, il légua à Washington. Lorsqu'il vint à Paris tout le monde voulait voir l'auteur de l'*Almanach du bonhomme Richard* ; on comparait son âme à celle de Caton et son esprit à celui de Socrate.

Turgot fit en son honneur le vers si connu :

Eripuit cælo fulmen septrumque tyrannis.

Il arracha la foudre au Ciel et le sceptre aux tyrans.

C'est à son séjour en France que se rapporte l'anecdote suivante :

Un jour, il dînait en compagnie de l'ambassadeur d'Angleterre chez un haut fonctionnaire Français. Quand fut arrivé le moment du dessert, c'est-à-dire des taosts, l'ambassadeur se leva et porta celui-ci : " A l'Angleterre, le brillant *soleil* dont les rayons illuminent le monde." Le français, pour mettre d'accord le patriotisme et la politesse répondit : " A la France, la *lune* dont les doux rayons dissipent les ombres de la nuit." Vint le tour de Franklin dont on examinait la contenance d'un œil inquisiteur. Il se leva sans manifester le moindre embarras, et, avec un sourire légèrement ironique : " Au général George Washington, dit-il, le Josué qui a commandé au soleil et à la lune de s'arrêter."

Le cadre de ce travail ne me promet pas de passer en revue toutes les phases de la carrière publique de Benjamin Franklin. Disons pour résumer que cet esprit sagace, cet amant de la liberté, cette âme incorruptible, ce citoyen intègre contribua autant, peut-être plus que tout autre, à l'Indépendance de sa patrie. " Il eut tout à la fois, dit Mignet, le génie et la vertu, le bonheur et la gloire. Sa vie constamment heureuse, est la plus belle justification des lois de la providence. Il ne fut pas seulement grand, il fut bon ; il ne fut pas seulement juste, il fut aimable. Sans cesse utile aux autres, d'une sérénité inaltérable, enjoué, gracieux, il attirait par les charmes de son caractère et captivait par les agréments de son esprit. Personne ne contait mieux que lui. Quoique parfaitement naturel et donnant à sa pensée

une forme ingénieuse, et a sa phrase un tour saisissant. Il parlait comme la sagesse antique, à laquelle s'ajoutait la délicatesse moderne. Jamais morose, ni impatient, ni emporté, il appelait la mauvaise humeur *la malpropreté de l'âme*, et disait que la vraie politesse envers les hommes doit être la bienveillance. Son adage favori était que la noblesse était dans la vertu. Sage, plein d'intelligence, grand homme plein de simplicité, tant qu'on cultivera la science, qu'on admirera le génie, qu'on goûtera l'esprit, qu'on honorera la vertu, qu'on voudra la liberté, sa mémoire sera l'une des plus respectées et l'une des plus chéries."

Sentant sa fin approcher Franklin, par un dernier geste de coquette bonhomie, demanda qu'on fit son lit : "Afin, disait-il, de pouvoir mourir d'une façon décente." Sa mort causa un deuil général, et du haut de la tribune, Mirabeau demanda que l'assemblée nationale porta le deuil pendant trois jours.

Les aphorismes que Franklin a parsemé dans ses écrits sont passés en proverbes. On les trouve surtout dans *l'almanach du bonhomme Richard*, sorte de publication utilitaire à laquelle l'auteur doit la moitié de sa popularité, et dont il réunit les principaux articles dans un livre qu'il intitula *Le chemin de la fortune*. Sous cette bonhomie apparente ces aphorismes cachent la philosophie la plus élevée : en voici quelques exemples :

"Ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

"Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques.

"C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.

"Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux."

* * *

Samuel Adams fut un des fondateurs de l'indépendance américaine. Dès le début de la crise il se jeta dans le mouvement avec ses amis Franklin et Jefferson. Son intégrité l'avait fait surnommer le *Caton* de l'Amérique régénérée. A la nouvelle des premiers coups de feu tirés à Lexington, il s'écria : "Quelle glorieuse matinée que celle-ci." La prochaine indépendance était tout entière dans cette généreuse et patriotique exclamation.

John Adams son frère, fut le deuxième président des Etats-Unis, et un des principaux promoteurs de l'indépendance. Il remplit quelques missions diplomatiques et succéda à Washington dans la présidence de la république. C'était un esprit calme et modéré, un jurisconsulte distingué, un partisan zélé de la légalité. Il compromit sa popularité en se montrant favorable à l'établissement d'une noblesse héréditaire. Son

fil, John Quincy Adams, fut également président (1825-1839), et comme lui, l'un des chefs du parti aristocratique et fédéraliste.

* * *

On pourrait ajouter à ces noms illustres un grand nombre de patriotes et de citoyens distingués, en particulier Randalph, Rufus King, James Wilson, Gouverneur Morris, James Otis, qui tous jouèrent un rôle considérable.

La révolution américaine a passé par trois phases distinctes. La première s'étend de 1763 à 1775 ; on reste dans les limites de la légalité, on discute, on se querelle avec la métropole, et peu à peu les américains se font à l'idée de la séparation. Les acteurs principaux sont des gens qui parlent ou qui écrivent ; — c'est James Otis, de Boston, Patrick Henrey, dans la Virginie, c'est Franklin en Angleterre. Le second acte commence au congrès révolutionnaire de 1775 et va jusqu'à la fin de 1782 ; c'est le règne de la guerre. Washington paraît, secondé par des orateurs et des écrivains comme Samuel et John Adams, Jefferson et quelques autres. Le troisième acte nous représente un gouvernement impuissant ; la confédération n'est pas assez forte pour réunir en un faisceau le peuple des Etats-Unis. Il faut donner de la force au pouvoir central et amener les Etats à céder une partie de leurs prérogatives pour donner au pays tout entier non pas la centralisation, mais l'unité, *E pluribus unum*. Le rôle de Hamilton et de Madison commence. Ce sont ces deux hommes qui ont le plus contribué à la constitution. Esprits modérés, sages, remplis de dévouement et de patriotisme, ils ont fondé la liberté, aidés de l'influence et des conseils de Washington et de Franklin.

La constitution fut votée par une majorité de huit voix, après un débat violent suscité par l'opposition des antifédéralistes. Franklin eut alors un mot digne de Socrate. Il avait les yeux fixés sur la place qu'occupait Washington. Derrière le fauteuil du président était un tableau assez médiocre représentant un soleil. Franklin, montrant ce tableau du doigt à ceux qui l'entouraient, leur dit : " Les peintres déclarent que dans leur art c'est chose difficile que de distinguer le lever d'un coucher de soleil. Bien des fois dans le cours de cette session, dans nos alternatives de crainte et d'espérance, j'ai regardé cette peinture sans pouvoir dire si c'était un lever ou un coucher de soleil. Mais maintenant j'ai le bonheur de voir que ce n'est pas un soleil qui se couche, c'est un soleil qui se lève ! "

La constitution fut soumise au suffrage du peuple et acceptée par différents Etats de l'Union.

Vous savez messieurs qu'un siècle d'épreuve a prouvé au monde qu'elle était peu éloignée de la perfection.

* * *

Un des écrivains les plus remarquables de ce siècle, Chateaubriand, a comparé, dans son *voyage en Amérique*, Bonaparte et Washington. Ce parallèle mérite d'être cité. Je ne saurais d'ailleurs mieux finir.

“ Si on compare, dit-il, Washington et Bonaparte homme à homme, le génie du premier semble d'un vol moins élevé que celui du second. Washington n'appartient pas comme Bonaparte, à cette race des Alexandre et des César qui dépasse la stature de l'espèce humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne ; il n'est point placé sur un vaste théâtre ; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps ; il ne traverse point les mers ; il ne court point de Memphis à Vienne, et de Cadix à Moscou : il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans souvenirs et sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes sanglants d'Arbelles et de Pharsale ; il ne renverse point les trônes pour en recomposer d'autres avec leurs débris ; *il ne met point le pied sur le cou des rois* ; il ne leur fait point dire sous les vestibules de son palais,

Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie.

“ Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington ; il agit avec lenteur : on dirait qu'il se sent le mendataire de la liberté de l'avenir, et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce, ce sont celles de son pays ; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas. Mais de cette profonde obscurité quelle lumière va jaillir ! Cherchez les bois inconnus où brilla l'épée de Washington, qu'y trouverez vous ? des tombeaux ? non, un monde ! Washington a laissé les Etats-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

“ Bonaparte n'a aucun trait de ce grave américain : il combat sur une vieille terre, environné d'éclat et de bruit ; il ne veut créer que sa renommée, il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte ; que le torrent qui descend de si haut s'écoulera promptement ; il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère il veut arriver en quatre pas au bout du monde ; il passe sur tous les rivages, il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples et jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats ; il se dépêche dans

ses mouvements, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire ; mais en écrasant l'anarchie il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

“ Chacun est récompensé selon ses œuvres : Washington élève une nation à l'indépendance. Magistrat retiré, il s'endort paisiblement sous son toit paternel au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération de tous les peuples.

“ Bonaparte ravit à une nation son indépendance. Empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'océan. Tant qu'il se débat contre la mort, faible et enchaîné sur un rocher, l'Europe n'ose déposer les armes. Il expire : cette nouvelle, publiée à la porte du palais devant laquelle le conquérant avait fait proclamer tant de funérailles, n'arrête ni n'étonne le passant : qu'avaient à pleurer les citoyens ?

“ La république de Washington subsiste, l'empire de Bonaparte est détruit.

“ Washington et Bonaparte sortirent du sein d'une république. Nés tous deux de la liberté, le premier lui a été fidèle. Le second l'a trahie. Leur sort, d'après leur choix, sera différent dans l'avenir.

“ Le nom de Washington se répandra avec la liberté d'âge en âge ; il marquera le commencement d'une nouvelle ère pour le genre humain.

“ Le nom de Bonaparte sera redit aussi par les générations futures ; mais il ne se rattachera à aucune bénédiction, et servira souvent d'autorité aux oppresseurs, grands ou petits.

“ La gloire de Washington est le patrimoine commun de la civilisation croissante ; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires où coule une source intarissable pour le peuple.

“ Les rois d'Egypte plaçaient leurs pyramides funèbres non parmi les campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles ; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude. Bonaparte a bâti, à leur image, le monument de sa renommée.”

* * *

Un siècle s'est écoulé depuis que Washington a fondé la république américaine. Quels progrès merveilleux se sont accomplis dans l'industrie, les sciences, les lettres et les arts ! Ils étaient alors quatre millions d'hommes qui demandèrent à la métropole le droit de se gouverner eux-mêmes ; aujourd'hui le drapeau de la République abrite cinquante millions de citoyens libres et éclairés, répandus sur un vaste territoire et donnant au monde civilisé l'exemple le plus frappant de la pratique de la liberté et du gouvernement du peuple par le peuple.

Rien dans l'histoire de l'humanité n'offre un plus glorieux enseignement. La République romaine avec ses brillants faits d'armes, les constitutions démocratiques de l'ancienne Grèce, le gouvernement des Républiques italiennes au moyen-âge, les timides essais tentés par quelques villes libres d'Europe dans les temps modernes, n'égalent pas les brillantes destinées du peuple des Etats-Unis. Nulle part ailleurs on trouve autant que chez nos voisins la liberté dans l'ordre, l'égalité de tous devant la loi, le sentiment développé de la fraternité. Aucun peuple ne peut se vanter de posséder des ressources matérielles aussi considérables, et porter à son actif un accroissement de richesse aussi prodigieux ; il n'en est pas non plus, où l'éducation populaire soit plus répandue. Dans l'espace d'un siècle le peuple américain a pris une place honorable dans le conseil des vieilles nations de l'Europe, et seul l'avenir peut dire ce que va produire cet épanouissement d'un peuple dans l'accomplissement des destinées de l'humanité.

Voltaire a dit dans un vers célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux.

Ceux qui s'intéressent aux destinées de notre patrie doivent comprendre que l'intérêt nous commande de vivre en harmonie avec nos voisins.

La meilleure politique sera celle qui facilitera la bonne entente dans nos rapports commerciaux, et l'esprit de conciliation dans les négociations diplomatiques.

J'ai confiance que ce grand peuple nous donnera justice, à nous qui sommes plus faible que lui, mais non moins fiers de notre origine et de notre passé ; j'ai confiance qu'il saura respecter l'esprit et la lettre des traités. Le peuple qui a reçu parmi les siens cinq cent milles de nos compatriotes, qui leur a donné la protection du drapeau étoilé, en les conviant au banquet de la production et du travail, apprendra de plus en plus à nous connaître, à nous estimer et à respecter le sentiment d'orgueil national qui bat si vivement dans toutes les chaudières canadiennes.

EDMOND LAREAU.

LE VERRE EN MAIN.

V.—(Suite.)

Parfois, notre amphytrion nous invitait au cabaret où l'on faisait tour à tour honneur aux bouteilles de cidre ou au bonbonnes d'eau de vie. Un vieux, à la figure hâlée, mais bien mis, des bouclettes d'or aux oreilles, et qui avait, lui Français, appris le français à Madrid, nous racontait comment il était allé *aux Amériques* et avait fait fortune à Sagua-la-Grand ; il disait les succès et les déboires des Basques établis à la Plata, leur énergie au travail, l'estime générale qu'ils avaient su conquérir. Puis il priait Mlle Ichtonta, la fille de l'aubergiste, de chanter la chanson des adieux du Basque à sa bien aimée et elle s'exécutait sans cérémonie, mais avec des larmes dans la voix, car les paroles de la chanson étaient presque mot pour mot celles que lui avait adressées son fiancé avant d'aller s'embarquer à Bayonne :

Adieu, ma belle, je m'en vais,
Vois-tu, le matelot m'appelle ;
Ici, les jours sont bien mauvais
Adieu ma belle ! Adieu, ma belle !

Ton père est de tout le pays
Le plus riche propriétaire ;
Il a de grands champs de maïs,
Et moi, je n'ai rien sur la terre.

Mais là-bas dans les pays chauds,
Dans l'Amérique aux vastes plaines,
Chez les Indiens, chez les Gauchos,
On trouve de l'or a mains pleines.

J'y travaillerai nuit et jour,
Ma bien aimée et ton image,
Ton souvenir et ton amour
Me conserveront le courage.

J'aurais tes traits devant mes yeux
 Tant que d'Hendaye et que d'Urrugue,
 On verra monter vers les cieus
 L'orgueilleux sommet de la Rhugue.

Quand elle avait fini, la pauvre fille, toute bourrelée de chagrins, courrait en cachette s'essuyer les yeux dans le jardin, et malgré eux les auditeurs se sentaient envahis par une pénible émotion ; le père Jaurégny, qui s'était enrichi par des voyages nocturnes et dangereux de France en Espagne, retiré depuis des affaires et fort honoré dans a contrée, jugeait alors qu'il était temps de détourner les esprits des pensées tristes, posait sa pipe sur la table, et entonnait d'une voix rude des couplets d'un autre genre :

Je suis, par ma naissance, un coureur de frontières,
 J'aime ces coins connus où, libre vagabond,
 On passe d'un pays dans l'autre d'un seul bond...
 Hourrah ! les gabelous font la mine aux barrières.

Je suis basque, et non point de France ni d'Espagne,
 Les Castillans ont eu nos pères pour rivaux
 Et les Escaldounac au fond de Roncevaux
 Ont broyé sous les rocs les preux de Charlemagne.

La nuit peut s'épaissir—je vois quand il fait sombre
 La Rhugue se dresser—je grimpe sur les monts.
 Hurler à plein gosier l'ouragan.— Nous l'aimons.
 Les douaniers venir.—On causera dans l'ombre.

Les honneurs réglementaires ayant été ainsi rendus dans l'ordre hiérarchique, au sexe d'abord dans la personne d'Ichtonta, à l'âge ensuite dans la personne du vieux, se levait le représentant de la jeunesse masculine, un garçon aux yeux vifs, aux gestes brusques, dont la figure était balafrée d'un coup de sabre. De ses lèvres, sortaient d'abord quelques couplets sur les contrebandières de St-Jean de Luz, dont l'une passait pour avoir touché son cœur :

Que l'on ne vienne pas médire
 Des filles de Saint-Jean-de-Luz
 En mantilles, au frais sourire,
 Aux fronts richement chevelus.

Elles bravent brisan et lame.
Mieux que les matelots nantais,
Et l'emporteraient à la rame
Sur Provençaux et Pontentais.

Elles courent, bande par bande,
Parmi les sentiers inconnus
Et vont vendre leur contrebande
En espadrilles ou pieds nus.

A la Rhugue, sans perdre haleine,
Grimpant la nuit à pas de loups,
Elles regardent dans la pleine
Et se moquent des gabelous.

Et le sourire est à leurs lèvres
En laissant derrière leurs pas
La voie en zigzag où les chèvres
Craintives ne les suivraient pas.

Elles savent, sans clair de lune,
Sans jamais en oublier un,
Tous les chemins de Pampelune
A Bayonne, Espelette, Irun.

Avec quarante kilogrammes
Qu'elles emportent sur leur dos
Jamais l'épaule de ces femmes
Ne se penche sous le fardeau.

Plus tard, sa fortune arrondie,
La belle change de métier
Et vient à Sare ou Béhobie
Epouser quelque douanier.

Puis sans s'arrêter, interrompant les bravos, il passait, bride abattue,
à des refrains patriotiques :

En avant ! la gent à bérêts
Marche contre la gent à casques :
Adieu la mer et les forêts,
Les champs et les montagnes basques

On ne verra point le Germain
 Le faire courber sous son sabre,
 Alors qu'autrefois le Romain
 N'a point soumis le sol calabre.

Les uns sont partis de leurs prés
 A l'appel de la République,
 D'autres sont à peine rentrés
 Des forêts vierges d'Amérique.

Ils narguent les flancs escarpés
 Des Vosges ou des monts Faucilles
 Eux qui mille fois sont grimpés
 Jusqu'à la Rhugue en espadrilles :

—Souvent outre Bidasson
 Ils sont allés en promenade,
 Pendant que le Guipuzcon
 Faisait sa guerre d'embuscade.

Ils savent que maint gros bouquin
 Fait de Charle un fils d'Allemagne,
 Et que les gens de Witikind
 Se disent gens de Charlemagne.

Que leur importe ? A Roncevaux,
 Dorment dans la nuit éternelle,
 Le neveu, les gens, les chevaux,
 Du monarque d'Aix-la-Chapelle.

Là-dessus, basques et soldats s'apercevaient de la tombée de la nuit, buvaient un dernier coup de cidre et se retiraient bras-dessus bras-dessous.

Le dimanche, on allait voir les Basques jouer à la balle au mur qu'ils nomment la "Pelota" et où il y avait entre Français et Espagnols une émulation magnifique. Dans la semaine, il nous arrivait d'accaparer le mur et de lancer nous-mêmes la pelote. Plusieurs étaient devenus d'une belle force et il y avait entre autres un Savoyard de la classe 1872 qui tenait parfaitement tête aux Basques.

Seulement, comme avant notre arrivée le mur était désert, les enfants jouaient aux "caniques" sur la place ; aux billes si tu aimes mieux, ou aux "chiques," pour employer le mot dont nous nous servions enfants. Nous les dérangions, ils nous dérangeaient aussi. On se

disputaient. Ils avaient déjà leur petit caractère. Une fois, comme tu viens de faire, je soulignai d'un grand coup de pied le bas du dos d'un gamin qui s'appelait Barnabé.

Jamais, au grand jamais, je ne me rappelle avoir vu une colère pareille, même chez le capitaine Chalazac quand une capote était bou-tonné à gauche le premier du mois, ni chez le lieutenant Pisani quand un homme n'avait pas le nombre d'aiguilles réglementaire, ni chez le sergent Marchapied quand on lui soutenait que les chasseurs vont plus vite que la ligne.

Tous les Chalazac, les Pizani, et les Marchapied, présents et futurs, n'étaient que de la Saint-Jean auprès de ce monsieur Barnabé. Il devint rouge, vert, bleu, blanc. Un arc-en-ciel ! Il me traita d'Antéchrist ; il vint me donner des coups de poing et des coups de pied, et voyant qu'il n'était pas le plus fort, il grimpa sur un mur de jardin et se mit à nous jeter des pierres.

Il en fit autant tous les jours ; quand notre pelote s'égarait un peu, il s'en emparait et on ne la voyait plus. Nous allâmes prier son père de lui frotter les oreilles. Le père nous répondit qu'il n'avait pas accoutumé son garçon à des attouchements de cette nature ; que ce n'était pas l'usage en pays basque : que son fils avait bien fait et qu'il ne pouvait que l'engager à continuer.

On rompit sur cette déclaration intelligible, sinon satisfaisante.

Barnabé, qui n'avait cessé de ricaner dans le fond de la chambre à l'audition des discours prternels, grimpa au grenier en nous voyant sortir et comme je passais le pas de la porte le petit chenapan me lança d'en haut un grand vase d'eau . . sale. Sa méchanceté scule me préserva de cette inondation préméditée. Car dans sa colère et dans son désir de m'asperger, le descendant des vainqueurs de Roncevaux avait tellement rempli le pot qu'il n'était pas de force à le porter et que l'eau glissa le long du mur.

*
* *

On ne peut pas toujours se battre et les espagnols finirent par s'arranger. On nous renvoya à Bayonne où nous retournâmes pas trop contents. Adieu, l'herbe, la rosée, la liberté, les marronniers, la montagne, les fillettes, la pelote, le grand air ! Adieu les soirées passées en famille, avec des paysans qui ne nous comprenaient guère et que nous n'entendions pas du tout, mais avec lesquels on fraternisait quand même dans les caves qui servent d'auberges, assis sur les longs bancs de bois autour des immenses tonneaux de cidre à deux sous le litre.

Nous quittions tout cela pour aller retrouver l'astiquage, les murs de la caserne de la citadelle, la théorie, la discipline, l'exercice, les revues,

les appels, les adjudants. Tous avaient le cœur gros et quelques-uns la paupière mouillée malgré eux. En dépit de la différence des pays et des habitants, le brin d'indépendance dont nous venions de jouir nous avait rappelé à tous nos villages.

Lorrains, Provençaux, Corses ou Picards, il nous avait semblé à tous retrouver nos villages dans cette contrée qui ne ressemble à aucune autre, et dont les fils se vantent de n'être pas les parents de personne. Ne crois pas que j'exagère et que ce sentiment incroyable ait épargné un seul d'entre nous. N'as-tu pas vu de ces vieux soldats qui ne savent que la caserne, qui se plaisent à rôder autour, qui respirent mieux quand ils sont devant une grille gardée devant par un factionnaire et derrière laquelle dorment les hommes du poste de police ? Nous autres, paysans, nous sentons le contraire. La vie des champs nous avait grisés et réveillés le civil sous le troupiier.

C'était un rayon de soleil qui avait éclairé la monotonie de nos cinq ans. Tel qui en arrivant traitait les Basques de sauvages était morose en les quittant. Le plus triste de tous était Madec, un Breton sorti de l'infanterie de marine, gouaillieur s'il en fut, qui avait prétendu les premiers jours qu'on nous envoyait dans ce pays-là pour y châtier les indigènes qui avaient mangé un missionnaire, protégé français.

Les gens de Biriadou ne nous voyaient pas non plus partir sans regret. Un peu gênés les premiers jours par la présence des étrangers, ils s'étaient familiarisés à la longue. Tu sais bien ce que c'est que le troupiier français. Ils s'arrangerait avec les Anglais, les Cosaques, les Bédouins, les Chinois et même les Allemands. A plus forte raison, avec des hommes qui sont Français après tout. On leur avait rendu de petits services. Ils étaient tout fiers d'entendre leurs marmots parler français et beaucoup mieux que des Bayonnais.

Ils ne s'étaient pas mis à pleurnicher comme il arrive souvent dans le midi, en entendant parler de logements militaires. Ils étaient sur la porte à nous souhaiter bon voyage et prompt retour. Les aubergistes, dont nous avons fait marcher le commerce, avaient des mines encore plus désolées que les autres.

Mais tout d'un coup, au milieu de la foule sympathique, j'aperçois le nez aquelin de ce coquin de Barnabé. Le petit gueux ! Il s'approche avec un éclair dans ses yeux noirs, et il me dit arrogamment :

—Tu sais. Tu pars, mais nous ne sommes pas quittes. Je vais souvent à Bayonne et je te reconnaitrai. On se retrouvera et nous ne serons quittes que lors que je t'aurai rendu ton coup de pied.

Son père intervint :

—Pas de bêtises, dit-il, Barnabé ! Tu as bien fait de te venger auparavant. Un Basque n'accepte pas ces machines-là. Mais maintenant qu'il s'en va, donnez-vous une poignée de main et que ce soit fini.

Il fallait que le vieux eût été formidablement empoigné par l'attitude amicale de ses voisins pour donner un conseil qu'il aurait regardé comme une bassesse quelques heures auparavant.

Eh bien le louveteau fut plus fort que le loup. Le galopin tira, il est vrai, la main de sa poche, mais au lieu de me la tendre, il me montra furieusement son poing qui était gros comme une noix et dit à son père :

—Parce que tu as changé d'idée depuis l'autre jour, ce n'est pas une raison pour que j'en change aussi. Nous ne sommes pas quittes. Tout ce que je lui ai fait ne compte pas. Nous ne serons quittes que lorsque je lui aurai rendu son coup de pied.

Vinrent un ou deux aubergistes qui avaient des factures à présenter, mais le tambour se mit à battre :

—Tout est payé. Tout est payé. Tout est payé.

Et l'on descendit la côte, en tournant de temps en temps la tête pour voir encore un coup le clocher de Biriadou. Les premiers instants, on ne chantait pas comme on fait d'ordinaire en marche. Mais tout passe. Le soleil, la poussière, et tout le reste aidant, on finit par se remettre. La chambrée parut bien sombre. Mais on est soldat ou on ne l'est pas. Les premiers jours furent assez durs. L'occupation qui fait oublier bien des maux les raccourcit un peu, car pour nous autres élèves caporaux, le travail ne manquait jamais, comme tu sais. On a bien raison de nous nommer élèves martyrs.

Me voilà donc plongé dans les délices de la théorie et de la manœuvre. Tu pense si j'avais oublié Biriadou, Barnabé et compagnie. Je ne pensais pas plus aux Basques de ma connaissance qu'à leurs ancêtres qui ont tué Roland et qui sont célèbres pour cet exploit dans le chant d'Altabizcar ; j'avais suffisamment à faire avec leurs concitoyens que nous avons enrôlés pour vingt-huit jours et dont la plupart n'avaient jamais servi. Par exemple, il n'y eut pas besoin de les dresser à la marche. Là, ils n'avaient pas de rivaux. Tu dieu ! Quels gaillards !

Une fois que les *vingt-huit jours* de la Soule, de la Basse Navarre et du Labourd sont incorporés dans les régiments de ligne de Bayonne, où est le bataillon de chassurs à pieds, qui oserait encore vanter la rapidité de son allure ?

Ils entrent tout de go dans le quartier sans avoir jamais servi, et pourtant Bridapoil lui-même les prendrait pour de vieux soldats ; car avec la fierté d'une race pure et antique, ils n'ont rien des manières gauches, timides et embarrassées des campagnards des provinces latinisées.

Ils franchissent la porte, tout fiers dans leur costume national, coiffés du béret bien orgueilleusement rejeté en arrière, entourés de la cein-

ture traditionnelle, vêtus d'une veste courte, chaussés d'espadrilles ; comme la chanson :

Les Montagnards sont là !

Vrai Dieu ! ce n'est pas à ceux-là, quand ils ne sauraient pas un traître mot de français, que les mauvais sujets de la trempe du Saharien oseront chercher noise ; l'énergie respire dans leurs figures mâles et rasées. Les chèvres ne les suivraient pas lorsqu'ils grimpent les montagnes. Le dimanche, ils rejoindront leur village au pas gymnastique pour aller disputer le prix de la barre ou de la paume, jeux virils, aux basques espagnols qui ont cru pouvoir compter sur l'absence des réservistes pour remporter un triomphe aisé. Ne savent-ils pas que d'Allemagne, des soldats basques s'en furent à pied du régiment au pays natal, gagnèrent la partie de pelote, et, avant d'avoir été portés marquants, retournèrent à temps pour participer à la bataille d'Austerlitz ?

On les a habillés le matin, et le soir, avec leur large poitrine, leur allure hardie, leurs yeux perçants, leurs épaules carrées, ils semblent avoir toute leur vie porté l'uniforme.

Leur langage sonore éclate comme la trompette dans les chambrées, et les caporaux ont peine à lire à l'appel leurs noms largement polysyllabiques. Le sac ne pèse rien sur leurs épaules et ils rient de ce qu'on appelle dans l'armée des marches forcées.

Plus d'un d'entre eux a combattu dans les guerres civiles d'Espagne, dans l'un ou l'autre camp, plus souvent dans celui des Carlistes qui ont toujours trouvé leurs ressources en pays basque, depuis Zumalacarre jusqu'à Dorregaray. Les basques de France nous ont aussi donné Harispe, qui était de Saint Etienne de Baïgorry, et tous savent vous dire que Jaureguiberry, dont le nom signifie *Château-neuf*, est né à Ascain et est, par conséquent, leur compatriote ; et pourtant, les soldats basques, à part un certain nombre d'officiers passés par Saint-Cyr et les réservistes, sont rares dans l'armée française ; est-ce qu'ils ont peur des armes ?

Peur ! Ils sont demeurés aussi audacieux qu'au temps où leurs pères écrassaient à Roncevaux l'armée de Charlemagne ; les corsaires de Biarritz, de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz et de Hendaye ont fait sous le premier empire une guerre sans trêve et sans merci aux formidables flottes d'Angleterre. Peur ! Qu'on aille les voir dans l'Amérique du sud, où tous frères les uns des autres, ils se montrent, avec tant de conscience de la vigueur de leur race, basques en face des Français, Français en face de l'étranger.

Ils ont peur, pourtant. Les hommes qui n'ont pas accepté le joug romain, les hommes de liberté absolue dont les jambes agiles veulent

des montagnes escarpées à franchir, dont les larges poumons veulent des Océans à respirer, ces hommes-là ont peur de l'air renfermé des casernes, de l'alignement, du joug de la discipline. Ils ont peur aussi de se trouver isolés dans des compagnies dont pas un homme ne comprendrait leur langue et où quelque audacieux se permettrait de les insulter sans qu'ils pussent le comprendre et le châtier.

Mais la guerre, elle ne les effraie pas, et, quand là-bas, dans les îles dans les déserts, dans les *pampas*, ils ont appris que la France était vaincue, ils se sont embarqués par centaines et ont appris à la gent à casques, la valeur de la gent à bérets.

A présent, vingt huit jours de caserne ne les effraient pas au point de les décider à l'émigration ; ils ont autour d'eux des compatriotes et peuvent, tout à leur aise, chanter *l'Arbre de Guernica* dans les chambres. Quelques-uns auront la bonne fortune d'éviter la caserne en prenant part aux grandes manœuvres. Ils rapporteront dans leurs villages quelque fierté du temps passé sous les drapeaux, et leurs fils n'émigreront plus, ayant appris des anciens que, pour dure que soit la discipline, après tout on n'en meurt pas. Les Euskariens resteront désormais dans le pays euskarien ; car, à qui bon cet Océan qui invite les rameurs vigoureux, à quoi bon ces montagnes qui appellent des piétons sans pareils, à quoi bon tout cela, si nous n'avions pas un peuple basque ?

Pour me faire de pareilles réflexions, il fallait que j'eusse affaire à de vigoureux piétons, car pour mon compte, avant leur arrivée, je jouissais comme marcheur d'une réputation qu'ils m'enlevèrent. Pour le reste, j'étais bien vu au régiment.

A l'époque de l'inspection générale, j'étais ferré sur toutes les questions et, sans vanterie, digne des honneurs du caporalat, j'avais une intonation pareille à celle du général Wolff. La théorie sur le bout du doigt, du sang-froid devant un peloton. Un folio de punitions presque vierge ; tout au plus quelques jours de consigne ou de salle de police par-ci, par-là, juste de quoi constater que l'on est soldat et non enfant de troupe. Bref, j'étais sûr de mon affaire et cela marchait bien.

L'après-midi, sur le champ de manœuvres, le général inspecta tour à tour les catégories : les conditionnels, les employés et coëtera. Il en vint enfin aux élèves-caporaux, et j'étais tout fier en songeant qu'assurément le général allait me remarquer.

Ah ! mon cher, oui il m'a remarqué, mais pas comme j'aurais voulu. Nous commençons le maniement d'armes dont le plus beau mouvement est l'immobilité, comme dit le proverbe ; le général raffolait de ce mouvement-là.

Tout d'un coup je reçois au bas des reins par derrière un coup de

pied si bien appliqué que je saute en l'air et que je lâche un juron de possédé, et je me retourne. Mon Barnabé, le Barnabé de Bariatou, le Barnabé des "caniques," le Barnabé de la balle au mur, le Barnabé rancunier, le Barnabé fils de son père, le seul Barnabé, le vrai Barnabé venait de payer sa dette et se sauvait dans les arbres.

Vrai ! je n'aurais pas eu de fausse honte, et tout équipé que j'étais, sac au dos, baïonnette au canon, cartouchière au ventre et giberne aux reins, j'allais lui pousser une chasse quand tout à coup la voix du général :

— Tonnerre de Dieu ! c'est un élève-caporal ce conscrit là qui se débat et qui crie sur les rangs ! Colonel, vous lui collerez quinze jours de prison et que je ne voie plus d'élèves-caporaux de cette trempe-là !

J'aurais bien voulu le voir à ma place le général : rien qu'à la forme de son nez, on devinait qu'il ne ressemblait pas à M. de Talleyrand, qui se vantait de ne rien laisser lire sur sa figure quand son derrière était frappé.

Mais comme il était général je ne pouvais pas lui dire tout ça. Je fis mes quinze jours de prison et fus éternellement mal noté, pour avoir déshonoré le régiment à l'inspection générale. Je ne vis jamais qu'en songe les galons espérés de caporal.

Polisson de Barnabé !

La morale de tout ça mon ami, c'est que si tu as un stock de coups de pieds en réserve dans tes souliers, tu feras bien de l'écouler tant qu'il y a des arbecos de semaine et de bonne volonté, pour les encaisser. Ne les ménage pas pour le pays basque, tu ne porterais peut-être jamais l'épaulette.

VI.

UN BON PALEFRENIER.

On reconnaît, dit-on, les bons cavaliers aux attentions qu'ils ont pour leurs chevaux et même pour leurs mulets ; tant que vous voudrez. Le gouvernement aime les bons cavalier, et cela se conçoit ; je suis assez de son avis, mais vrai comme je m'appelle Barbichon, l'homme qui m'a une fois mis dans le plus grand embarras, c'est Montanselle qui était assurément le meilleur cavalier de la remonte, du temps où j'étais maréchal des logis.

Montanselle était chargé de Bibi et de Coco et jamais bêtes ne furent pareillement soignées. Leur maître dépensait son prêt pour ajouter le dessert à leur déjeuner, pour leur acheter tantôt du pain tantôt du sucre. C'était plaisir de voir Bibi manger dans la main droite de Montanselle tandis que Coco lui mangeait dans la main gauche.

Montanselle devait avoir été employé dans un cirque, car il avait fait de Coco et de Bibi deux chevaux savants qui levaient à son ordre une patte ou l'autre et se livraient aux exercices les plus pittoresques. Traversait-il la cour pour venir à l'écurie, Bibi reconnaissait son pas, prévenait délicatement Coco qui était un peu sourd, et Coco et Bibi, pleins de joie, commençaient d'allègres gambades.

Il n'y a rien de parfait dans la nature, et Montanselle n'était parfait qu'en tant que cavalier. En tant qu'homme, il se grisait abominablement, et lorsqu'il lui était arrivé de s'abandonner à son péché favori, il venait droit à l'écurie, et se couchait sur la litière, les pieds sous les naseaux de Coco, la tête sous les naseaux de Bibi et ne tardait pas à dormir du sommeil de l'ivrogne dont les ronflements sont beaucoup plus sonores que ceux du sommeil du juste. Bibi et Coco, accoutumés à ce ménage, s'attendrissaient et de leurs deux pattes de devant caressaient avec affection et douceur leur Mentor bien-aimé.

D'ordinaire, le mal n'était pas grand ; je faisais semblant de ne pas m'apercevoir des frasques de Montanselle, ou bien lorsqu'il était impossible de ne pas lui adresser quelque réprimande, je me contentais de ses promesses et de ses serments de buveur, et j'avais l'air de le croire lorsqu'il me disait d'un ton onctueux et cérémonieux :

—Que voulez-vous, maréchal des logis Barbichon, ce n'est pas ma faute ; c'est un vice de naissance qui m'a été transmis par mes aïeux et qui est difficile à guérir, une dépravation de famille, une tare héréditaire quoi ! Mais c'est bien la dernière fois ; je vous jure que c'est la dernière fois.

Bref, c'était toujours la dernière fois.

Mais ce qui prouve bien que ce n'était jamais la dernière fois, c'est qu'il retomba dans son défaut habituel le jour où le général vint inspecter la remonte. Tout était prêt, paré, étiqueté, les chevaux re-luisaient de propreté ; les hommes étaient presque aussi brillants qu'eux, le général allait arriver et Montanselle n'était pas là.

Et tout à coup, voilà que Montanselle apparut en titubant. Ce n'était guère la peine d'éclater en jurons et en reproches, le misérable qui allait à la dérive, n'aurait entendu ni à hue ni à dia, il n'y aurait rien compris. Il fut se coucher sous la mangeoire comme d'habitude, et moi, voyant le général traverser la cour pour venir nous trouver, je fis couvrir de paille le corps de Montanselle afin qu'on ne le vit pas. Qu'il ne voit rien, ne dit rien.

Le général ne vit rien, ou du moins de tout ce qu'il vit, il fut satisfait pour commencer, et d'ailleurs après le mal que nous nous étions donné, il aurait fallu qu'il fut bien difficile. Mais tout à coup, en regardant Bibi et Coco, je fus saisi d'une anxiété si grande que je sentis la sueur me monter au front.

Ces deux abominables bêtes, fidèles à leurs usages, caressaient Montanselle et enlevaient ainsi la paille dont je l'avais fait recouvrir. Je tremblais que d'un instant à l'autre sa figure en lame de couteau ou le drap de son pantalon ne parut au grand jour sous les yeux du général stupéfait ; d'un coup d'œil, j'indiquai le péril au garde d'écurie qui se mit incontinent à parer au péril en remettant la paille avec une fourche au fur et à mesure que les chevaux l'enlevaient avec leurs pieds, Ceux-ci semblèrent se piquer au jeu et redoublèrent d'activité, si bien que le général remarqua le ménage et m'en demanda l'explication.

Que lui dire ? La situation était désespérante. J'aurais donné gros pour me trouver à cent pieds sous terre.

Après un peu de réflexion, j'expliquai diplomatiquement au général que Bibi et Coco étaient les deux bêtes, non-seulement les mieux dressées, mais douées du sang le plus ardent et le plus vigoureux, et qu'elles ne pouvaient tenir en place ; elles avaient besoin d'une agitation continuelle. Je détaillai leurs autres talents, leurs qualités, causant toujours, pendant que Montanselle ronflait dans son redui, que l'homme d'écurie *rempaillait* Montanselle malgré Coco et malgré Bibi, et que le général caressait Bibi et Coco.

Mes discours l'avaient intéressé, car il fit sortir et courir les deux chevaux, et pendant son examen, des hommes de bonne volonté transportèrent discrètement Montanselle dans un endroit moins périlleux. Quinze jours après, les deux animaux avaient quitté notre écurie pour passer dans celle du général, comme ce pauvre Max dont parle une vieille chanson d'Afrique :

Il était venu d'Allemagne
 Mironton mirontaine
 Il était venu d'Allemagne
 Pour aller en Alger

Il se fit par gloriole
 Mironton mirontaine
 Il se fit par gloriole
 Cheval de général

J'eus aussi des félicitations pour la bonne tenue de ma cavalerie en général ; mais certes, elles ne suffirent pas à compenser l'inquiétude que m'avait valu ce gueux de Montanselle. Quant à lui, le soir, guilleret, frais et dispos, il apprenait avec la plus grande surprise que le général avait passé son inspection et que son cher Bibi et son tendre Coco avaient été fort remarqués.

VII.

L'ARTÉSIENNE.

Dans un café donnant sur les boulevards d'Amiens. C'est le moment de la foire. Au dehors, grand bruit. Les cris joyeux des enfants se mêlent aux aboiements des chiens, aux invitations bruyantes des saltibanques, à la cacophonie de l'orchestre des chevaux de bois.

Dans l'intérieur, la patronne est assise auprès du poêle. Deux sous-officiers du train devisent de choses militaires, assis en dessous de l'horloge.

Une femme de haute taille entre d'un pas dégagé, s'installe à une table, et demande une chope.

—Et la chaufferette, s'il vous plaît ?

—Vous avez froid ?

—Non, c'est pour allumer ma pipe. Il est bien permis d'allumer sa pipe, n'est-ce pas ?

Elle tire de sa poche une pipe noire, dite *Te Deum*, d'environ quatre centimètres de longueur, et se met en devoir de l'allumer au *couvé* avec une évidente satisfaction.

Stupéfaction générale ! Les sous-officiers du train qui se préparaient à sortir retardent leur départ. L'un d'eux interpelle la fumeuse :

—Mais c'est du tabac d'amoureux que vous avez là, il ne prend pas.

—Ah ça ! qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça. Est-ce que vous n'avez jamais vu quelqu'un fumer sa pipe ?

—Si ; mais jamais une femme. Surtout une pareille pipe de maquignon.

—Pourquoi une pipe de maquignon ?

—Tiens ! elle n'est pas plus grande que mon doigt.

—Ah ! vous n'avez jamais vu de femme fumer une pipe. On est en retard à Amiens.

Probablement. Du reste, on dit toujours que les Artésiens sont plus malins que les Picards.

—Ah ! oui. Rendez-moi une chope.

Nouvelle chope.

--Dans mon pays, les femmes vont à l'auberge comme les hommes, avec leurs bonnets de coton. Elles fument la pipe comme les hommes. Ce qui est ennuyeux, c'est que la mienne est un peu courte. Je l'avais mise dans ma poche et le tuyau s'est cassé. C'est comme pour la bière, voyez-vous ; il n'y a que l'Artois. Bonsoir, la compagnie.

VIII

UNE SOUPE CHAUDE.

Je me préparais à descendre chercher ma soupe lorsque mon collègue, le caporal Maisonneuve, entra comme une bombe dans ma chambre :

— Ils ! harnis, eh ! l'Abligeois !

— Qu'est-ce que tu veux, Biskri, lui demandais-je ?

Maisonneuve m'appelait l'Abligeois parce que j'étais du tarn et moi je l'appelais Biskri parce qu'il était de l'oasis de Biskra dans la province de Constantine. Ce sobriquet nous amusait d'autant plus que dans tout Alger, Biskri signifie tout aussi bien charbonnier ou porteur d'eau. Les Biskris sont les Auvergnats ou les Galiciens de l'Afrique. Le jour même où nous avons quitté le 207^{me} de ligne pour être incorporés au 39^e bataillon de chasseurs, fraîchement débarqué de Paris, le commandant nous avait passé l'inspection. De temps en temps, il s'arrêtait près d'un homme et lui disait :

— Vous avez été puni cette semaine, pourquoi !

— Je suis rentré au quartier " un peu parti," mon commandant.

— Prenez-garde au mauvais exemple ; on boit trop d'absinthe en Algérie ; l'alcoolisme est mortel dans ce climat. Comment vous plaisez vous ici ?

— Bien, mon commandant, seulement il fait chaud.

— Vous vous plaignez de la chaleur. Que diriez-vous si vous étiez à Biskra.

Inutile d'ajouter que notre bon commandant parlait de Biskra par ouï-dire, n'y ayant jamais mis les pieds.

Le hasard voulut qu'il posât sa question habituelle à Maisonneuve ; celui-ci répondit comme les autres qu'il faisait bien chaud. Comme aux autres, le commandant lui répliqua : si vous aviez habité Biskra, vous m'en diriez des nouvelles.

Puis il lui demanda :

— De quel pays êtes vous ?

— De Biskra, mon commandant.

— Hein ! vous dites ?

— De Biskra.

— Biskra ? Quel Biskra ?

— De l'autre côté de Batna, dans le département de Constantine.

Le commandant était stupéfait ; il s'imaginait assurément pas qu'un Français pût être de Biskra. Il revint à la charge :

— Mais vous n'êtes pas né à Biskra ?

—Pardon, mon commandant.

—Vous y avez des parents vivants ?

—Mon père, ma mère, cinq frères, trois sœurs.

—Mais qu'est-ce que vos parents peuvent bien faire à Biskra ?

—Le commerce, mon commandant.

—Quel commerce ?

—Les fruits, les céréales.

L'entretien finit là et le commandant ne représenta plus aux autres soldats Biskra comme un pays absolument inhabitable. Mais quand il eut passé la porte, je l'entendis qui disait au capitaine :

—Hein ? Avez-vous vu celui-là qui est de Biskra ?

Il n'en était pas encore revenu.

Maisonneuve était donc Biskri, et lorsqu'il était entré dans ma chambre, c'était pour me demander un service. On venait de le désigner à l'improviste pour couduire au port quatre hommes chargés d'escorter jusqu'au navire quelques condamnés militaires qui partaient pour la région de Constantine. Je ne sais quels motifs il alléguait pour me démontrer que cette corvée lui serait fort désagréable. Je fis quelques objections :

—Les hommes sont-ils commandés ?

—Ils attendent dans la cour.

—Mon sac n'est pas fait.

—Prends le mien.

—Je n'ai pas mangé la soupe.

—Les hommes non plus. Mais il y a deux pas d'ici au port. Vous serez revenus dans une demi-heure. Je vais prévenir le cuisinier de tenir vos gamelles chaudes et je vous ferai préparer deux litres de vin à la cantine.

Amadoué par ce discours, je mis sac au dos—le sac de Maisonneuve, pris mon fusil, et nous voilà partis d'un pied léger, car les camarades avaient faim et de nos estomacs sortait une musique harmonieuse :

—C'est le colon qui chante pour réclamer sa pâture, dit en riant un Parisien, Ducan, surnommé *Biribi* du refrain d'une chanson que des boulevards extérieurs il avait importé en Afrique.

—Bah ! lui dis-je. On garde nos gamelles et il y a un demi-litre par homme à la cantine.

—Bravo ! tâchons d'y retourner vite.

Nos prisonniers étaient embarqués et nous allions reprendre le chemin de la caserne lorsque nous vîmes un adjudant qui accourait au pas gymnastique malgré son gros ventre et qui nous faisait de loin des gestes télégraphiques avec ses bras.

Juste ciel ! Quel ordre il nous apportait : " les hommes qui ont

conduit les prisonniers au port s'embarqueront avec eux et les escorteront jusqu'à Biskra."

Jugez de notre humeur, C'est alors que nos cinq colons chantèrent de plus belle. Adieu, les deux litres, adieu, les gamelles chaudes ! mais sous l'état militaire, les amoncellements de récriminations, les torrents d'imprécations, les contorsions et les protestations ne servent à rien. Il fallut s'embarquer ; il fallut faire escale dans tous les petits ports de la côte ; il fallut débarquer à Philippeville ; il fallut prendre le train pour Constantine ; il fallut aller à pied de Constantine à Biskra ce qui est plus long à faire qu'à raconter.

Mais là, nous eûmes du bon temps. Maisonneuve avait écrit d'Alger à son père. Il avait été bien désolé d'avoir manqué une si belle occasion d'aller embrasser sa famille. Ah ! s'il avait prévu ! On nous fit fête dans la maison. En ce temps-là, les assiettes et l'alimentation variée, aujourd'hui en honneur, étaient choses inconnues au régiment. Mais encore à présent, en dépit des progrès accomplis, c'est encore un événement mémorable pour un troupière que celui d'un bon repas hors de la caserne, au milieu de visages amis et souriants, servi de desserts variés et arrosés de ces petits vins d'Afrique auxquels on commence à rendre justice en France depuis l'invasion du Phylloxera. Vins doux au palais, mais traîtres au cerveau, si bien que Biribi commençait au dessert à entonner des chansons anacréontiques auxquelles son voisin mit heureusement un terme à force de grands coups de coude.

Nous retournâmes à Alger par le même chemin et, quelques semaines après, nous débarquions vers dix heures. On fut tout droit à la cuisine, où le cuisinier, un Breton à figure velue, à la mine sauvage, à l'aspect rébarbatif, coiffé d'une ignoble calotte qui avait traîné dans les ruisseaux, chaussé de gros sabots, vêtu d'une blouse et d'un pantalon graisseux, la joue droite grossie par le mâchage d'une énorme chique, nous adressa ces paroles d'une douceur angélique :

— Ah ! ah ! Vous voilà, les enfants. Vous y avez mis le temps. Mais c'est égal ; prenez vos gamelles que le caporal Maisonneuve m'a dit de vous garder chaudes. Vous verrez que je vous ai fait de bonnes portions.

Même réception à la cantine où les deux litres n'avaient pas cessé de nous attendre. Maisonneuve était là. Il me sauta dans les bras en demandant des nouvelles de sa famille.

IX.

DOUANIERS ET GENDARMES.

— Eh bien ! Quoi donc, camarades ? Est-ce qu'on dort les uns sans les autres ?

Les deux douaniers, subitement interpellés, se réveillèrent. Quoi d'étonnant que toujours soumis à la tyrannie de la discipline, toujours sur les dents, toujours errants par monts et par vaux, les pauvres diables se soient assoupis un instant ? Car ils étaient assoupis, ils ne dormaient pas, ils avaient bien entendu le véhicule, ils auraient bien songé à le visiter. Ou s'ils dormaient, ce n'était que d'un œil comme les lièvres, ou d'un œil un quart comme les gendarmes.

Du reste, quand ils auraient laissé passer la voiture, le mal n'était pas grand ; car en fait de gendarmes, c'est justement un brigadier accompagné de Pandore qui occupe le tapécu, et au milieu,—pas comme Jésus-Christ entre deux larrons, bien au contraire—un malandrin déguenillé, aux traits sinistres, au regard sournois, le *chapelet de Saint-François* aux poignets et dont la figure hypocrite d'habitude des préaux contraste grandement avec les visages ouverts, martiaux et souriants de ses gardiens.

—Vous êtes en tournée de bonne heure et par un bien mauvais temps, camarades. Descendez vous chauffer une seconde, vous irez un peu plus vite après, insistent cordialement les préposés. Nous avons une bouteille entamée.

—Merci, nous sommes pressés.

—Qu'est-ce que vous nous prétextez-là. Nous connaissons bien le service aussi que diantre ! Sur le pouce. C'est une minute qui va et qui vient.

—Allons, soit ! mais promptement ; c'est bien pour vous faire plaisir et ne pas vous refuser.

Un éclair de joie brille dans les yeux du prisonnier qui jette un coup d'œil furtif sur la campagne ; mais le brigadier homme fort précautionné, paraît-il, ne l'a pas perdu de vue.

—Ah ! ah ! je vous connais, citoyen. Vous croyez le moment venu de nous brûler la politesse et d'aller faire un pèlerinage du côté de Saint-Walfroy ou de Torgny. Qui compte sans son hôte compte deux fois, mon bonhomme. Vous allez descendre avec nous.

—Moi, brigadier ; mais je ne songe pas à m'esquiver du tout ; on reconnaîtra bientôt que c'est par erreur qu'on m'a arrêté.

Les huit épaules des deux douaniers et des deux gendarmes exécutent un haussement simultané et expressif.

—Tous les mêmes ! grommela un des gabelous. Il faudrait encore leur donner la croix d'honneur si on les écoutait, c'est comme les contrebandiers. Vos ouailles ne valent pas mieux que les nôtres.

On trinqua deux fois, la première pour fraterniser, la seconde "histoire de chasser le mauvais air." Entre temps, les gendarmes demandèrent aux douaniers si les contrebandiers leur occasionnaient beaucoup de misères.

—“ Ah ! les gueux ; ils nous font bien gagner notre salaire. Nous sommes sur les dents ; tous les jours, ils inventent de nouveaux trucs. Nous avons saisi hier un bossu dont la protubérance factice était formée de paquets de tabac ; avant hier, un autre déguisé en curé. Il y a huit jours, une lettre anonyme prévient le capitaine du passage d'une voiture de foin dont l'intérieur est garni de marchandises de provenance belge. Nous faisons le guet. La voiture arrive, nous la déchargeons, toute une corvée. Pendant ce temps-là, survient un enterrement, corbillard, bedeaux, enfants de chœur, curés, une quinzaine d'assistants. Il faut lui ouvrir un passage, on salue le défunt. Lui passé, nous continuons la perquisition. Rien, nous en voilà pour nos frais. Eh bien...

—Eh bien ?

—Eh bien, vous ne le devineriez pas ; la contrebande, c'était l'enterrement. Faux bedeaux, faux curés, faux enfants de chœur, tout faux, excepté la dentelle qu'ils introduisaient et dont le corbillard était bondé.

—Par exemple, c'est trop fort.

—Aussi, je vous garantis qu'à force d'avoir été refaits, nous connaissons toutes leurs ramifications et leurs tours sataniques et qu'ils ne nous y prennent plus.

—A propos, camarades, à quelle heure le train pour Revin.

—Sept heures vingt-neuf.

—Ce n'est pas qu'on s'ennuie, mais le service avant tout. Il faut réintégrer ce particulier dans son domicile naturel. En route !

—Il est bien pâle. Si on lui faisait boire un petit coup pour le ranimer.

—Non, non ; il est bien assez animé comme ça ; c'est un mauvais sujet de la plus belle eau, dont on lui fournira des cruches en prison.

Cette plaisanterie saugrenue égaya toute l'assistance, sauf le prisonnier qui remonta en voiture avec ses deux cerbères d'un air maussade, en disant aux douaniers :

—On voit souvent des gens qui ont les menottes et qui valent toujours bien autant que ceux qui les conduisent.

—Je vous prends à témoins qu'il a insulté la gendarmerie—cria le brigadier, et la voiture roula à fond de train vers la gare.

Les deux douaniers demeurés seuls poursuivirent leur causerie :

—Il est raide dans le service, ce brigadier.

—Tu le connais ?

—Non.

—Il n'est pas de la brigade de Rocroi.

—Non. A moins que ce ne soit un nouveau venu.

—Et l'autre *sardine* ? Le subordonné ?

—Je ne le connais pas non plus.

—Malheur !

—Quoi donc ?

—Nous sommes roulés.

—Mais quoi ?

—Qu'est-ce que le prisonnier a dit en partant ?

—Il a dit que souvent on voit des gens qui ont les menottes et qui valent tout autant que ceux qui les conduisent.

—Nous sommes roulés, mon cher, nous sommes roulés. Nous n'avons pas visité la voiture. Ce sont trois faux gendarmes, trois contrebandiers ?

On courut vers la gare. Pas la moindre trace des gendarmes, personne n'en avait vu. Au coin de la rue, ils avaient tourné bride. C'était vrai, les douaniers étaient roulés.

X.

UNE JOURNÉE À REIMS.

A force de fatigue, nous commençons à pouvoir dormir, bien que cette opération présentât encore des difficultés, les puces qui nous avaient accueillies dès notre arrivée au camp de Châlons et dont la société nous était bientôt devenue familière et ne nous incommodait plus, venaient de permuter, sans doute en vertu d'un ordre ministériel avec les punaises auxquelles nous n'étions point accoutumés et qui nous dérangent fort. Les pauvres bêtes arrivaient un peu tard et je ne pus m'empêcher de les plaindre ; car nous devons partir le lendemain. Elles ont dû se trouver bien seules dans les baraques vides. Ce qui me console, c'est que trois semaines après, à notre retour des grandes manœuvres, nous les avons reconnues, retrouvées, jouissant de la santé la plus parfaite et toujours pleines d'activité.

Le sergent arriva :

—Quels sont les deux hommes à la droite de la deuxième compagnie ?

Dans ce temps-là, j'étais encore un homme. J'ignorais la gloire et n'avais point goûté des honneurs. Les galons jaunes de caporal n'ornaient point encore ma manche absolument vierge. Si vous savez déjà que je faisais partie de la première escouade et que je mesure un mètre-soixante-douze sous la toise réglementaire, vous devinez de reste que j'étais le premier à la dite droite de la dite compagnie. Ah ! dame, le sergent ne fut point reçu par des bénédictions.

—Ah ! oui, la droite, parbleu. Encore la droite. C'est la droite qui marche. Toujours la droite ! Qu'est-ce qu'elle a encore fait, la droite ?

La gauche ne bouge pas. Nous avons fait toutes les corvées depuis huit jours. Nous sommes des chiens alors à la droite. Ce matin encore...

Le sergent nous répondit par ce discours qui montre la vive impression qu'avaient produite sur son esprit l'exposé de nos misères et la justesse de nos arguments :

—Ta ta ta ta ! Tu tu tu tu ! Parce que pourquoi. Et patati et patata. Nous disons donc que les deux premiers, vous là, et vous ici, demain matin, d'avant-garde. Voilà. A trois heures. Pas de sonnerie pour le rappel. Les retardataires, à la garde du camp. Bonne nuit.

Ayant prononcé cette phrase, dans laquelle les verbes sont généralement sous-entendus, il s'en alla comme un homme auquel sa conscience ne reproche rien et c'est ainsi que nous nous trouvions avant onze heures sur la place de Reims- Le régiment arriva vers une heure et une demi-heure après, chacun errait en ville à chercher son logement.

—Pardon, monsieur, rue Favart d'Herbigny, s'il vous plaît.

—Rue Favart d'Herbigny. Ah ! oui, oui. Attendez un peu, mon garçon, attendez un peu. Oui, oui, rue Favart d'Herbigny. Fort bien. Rue Favart d'Herbigny, Favart... Favart... d'Herbigny... d'Herbigny... Connais pas. Connais pas du tout.

—Merci. Bien fâché de vous avoir dérangé.

—Pas de quoi, mon garçon. Pas de quoi. Tout à votre service.

Et ailleurs :

—La rue Favart d'Herbigny ?

—Où ça ?

—Je n'en sais rien, parbleu, puisque je vous le demande.

—Oui, mais dans quelle ville ?

—Cette idée ! Ici à Reims, donc ! Voulez-vous soupeser mon sac. Vous verrez si j'ai envie de retourner par le même train au Grand-Montimelon.

—Il n'y a pas de rue Favart d'Herbigny à Reims. Regardez bien votre billet de logement. Savez-vous lire ?

—Lire, oui. Pas très bien. Pas couramment. Mais tout de même assez pour déchiffrer les mots, en démêlant chaque lettre l'une après l'autre.

—C'est ça, pardienne. Vous ne savez pas lire. Il n'y a pas de rue Favart d'Herbigny à Reims, je vous dis. Montrez votre billet.

—Voilà, monsieur.

—Voyons ça, voyons ça. F...a-Fa-v...a...r...t-var. Favart. Favart d'Herbigny. C'est bien ça, tout de même. Connais pas, monsieur, connais pas.

L'homme s'en alla et moi aussi. J'avais fait cent mètres qu'il me rappela :

—Eh ! chasseur ! chasseur !

Je reviens plein d'espoir.

—C'est curieux tout de même, n'est-ce pas. Tel que vous me voyez, je suis né natif de Reims et n'en suis jamais sorti. N'est-ce pas drôle que voilà une rue que je ne connais pas ?

—Je répondis :

—Oui, oui, c'est fort drôle.

Mais en moi-même, je l'accablai de toutes sortes de malédictions.

Là-dessus, quoi faire, sinon s'en aller à l'aventure. Mais alors ce fut le pain de munition enfilé au bout de mon fusil, qui m'attira toute la Jeunesse champenoise. Ce devait être la sortie d'une école. Il m'arriva un tas de marmousets, des blonds, des bruns, des châains, des frisés, des tondus, des élégants, des débraillés, des gras, des maigres, les uns qui avaient la mine intelligente, les autres qui avaient l'air bête, et tous se mirent à crier :

—M'sieu, m'sieu, m'sieu le soldat, donnez-moi du pain.

Vous auriez dit des loups sortant du bois pendant l'hiver et n'ayant rien eu à se mettre sous la dent pendant quinze jours.

—Eh bien, quoi, crapauds ! Vous n'avez pas de famille. Vos parents ne vous donnent pas à manger. Si j'étais resté au camp de Châlons, vous mouriez de faim. Vos parents n'ont pas de pain à la maison ?

—Si, m'sieu, si, m'sieu, si, m'sieu. Mais c'est pas du pain du soldat.

—Ah ! ah ! voilà, voilà. Qu'est-ce qui me prête un couteau ?

—Moi, moi, moi, moi, moi.

—Ah ça ! tous les galopins de Reims ont donc un couteau dans leur poche ?

Et si vous les aviez entendus piailler !

Puis après ce fut une autre sérénade :

—Eh m'sieu, celui-là en a eu plus que moi.

—Mais non.

—Mais si.

—Mais non.

—Et lui aussi.

—Et lui aussi.

—Et moi, je n'en ai pas eu du tout.

—Si, il en a eu. Il vient de le cacher dans son sac. Fais voir ton sac. Vous voyez bien qu'il n'ose pas. C'est moi qui n'en ai pas eu. On fait des injustices. On fait des préférences.

Mes pauvres oreilles, mes pauvres oreilles !

Il me vint une idée lumineuse :

—Si l'on ne se tait pas un peu, je garde le reste. Je le remets dans ma musette.

Le silence fut complet comme si l'on avait d'un seul coup muselé toute la bande.

—Bien ! à présent que vous êtes sages, il m'en reste un gros morceau qui est pour celui qui m'indiquera la rue Favart d'Herbigny.

Alors tous les marmousets s'écrièrent avec enthousiasme :

—Moi, m'sieu. Moi, m'sieu. Je vous conduirai où vous voudrez.

—De quel côté est-ce ?

Les uns montrèrent le nord et les autres le sud, ceux-ci l'occident, et ceux-là l'orient, et je me fâchai tout rouge en constatant que pas un d'entre eux ne connaissait la rue Favart d'Herbigny.

Me voyant en colère, ils me laissèrent en plan pour aller crier à la chienlit derrière un ivrogne qui venait de notre côté.

—C'est trop fort à la fin. Alors je vais donc traîner sac au dos dans les rues de Reims jusqu'à dimanche !

L'ivrogne qui avait mal entendu s'approcha :

—Ah ! ah ! vous cherchez la rue des dimanches.

—Allez-vous faire...

—Rue des dimanches. Très bien. Ça m'étonne qu'ils aient mis ce nom là sur le billet. Elle est débaptisée, mon jeune ami.

—Et le vin que vous venez de boire, était-il débaptisé.

—Ça, jeune homme, motus. Pas d'observations. Je ne suis pas gris, savez-vous. Et puis, quand je le serais, c'est mon affaire. Ce n'est pas vous qui avez payé, pas vrai ? C'est moi. Et puis, quand je n'aurais pas payé, ça prouverait qu'on me fait crédit parce que je suis honorablement connu. Et puis encore, quand je ne serais pas connu, si on me fait crédit c'est sur ma bonne mine, voilà. Je vous garantis qu'on ne vous en fera pas autant avec votre costume.

—Bon, bon. Au plaisir de ne pas vous revoir.

—Minute, voyons, minute. Nous disions que la rue des Dimanches est débaptisée. Elle s'appelle à présent,... attendez un peu. Rue... Collot d'Herbois... Non, rue Collot d'Herboisigny. Ce n'est pas ça, mais je brûle, pour sûr, je brûle.

—Ce n'est pas rue Favart d'Herbigny, par hasard ?

—Jeune homme, vous êtes un grand homme. Vous devez être de Reims.

—Pas tout à fait. Je suis de Rilly. Vous la connaissez, la rue Favart d'Herbigny.

LÉON BARAT.

(A continuer.)

VERS LE PASSÉ.

CHEZ LE DOCTEUR BENDER

J'ai tenu à revoir Boston, ville des plus curieuses de l'Amérique du Nord. Là, habitent les Bostonnais, nos ennemis de jadis, nos admirateurs d'aujourd'hui. Et, puis, dois-je l'avouer? à Boston vit mon compagnon de collège, mon vieil ami Bender. L'idée de le revoir, de presser sa loyale main me faisait grand plaisir, et tout à coup cette pensée réveilla chez moi tout un essaim de souvenirs.

O primavera gioventu della vita!

Jeunesse, printemps de la vie, te rappelles-tu des après-midi du dimanche passés sous le toit hospitalier du docteur? C'est là, rue d'Aiguillon, dans une petite maison, proprette, à l'allure correcte, bourgeoise que nous devisions *de omnibus rebus et quibusdam aliis*.

D'habitude nous nous éparpillions dans une salle oblongue, située au second, où l'automne et l'hiver flambait un bon feu de grille. Mademoiselle Eva, bambine de cinq ans, maître Ludwig, gaillard de trois ans, y étaient admis quand ils avaient été bien sages. Je dois avouer que mademoiselle Eva restait avec nous plus souvent que Ludwig; mais enfin, il faut que jeunesse se passe.

Dans cette salle Paul de Cazes nous causait de la France, de la Bretagne, de la Vendée, de ses études sur les cantons de l'Est, de ses débuts de journaliste à Joliette, où il avait été le prédécesseur de Languedoc. Il s'en montrait très fier. Legendre dissertait sur l'étymologie des mots. Oscar Dunn, — ce cher et regretté Dunn — lui donnait la réplique et finissait par arriver bon premier avec son "*Glossaire*." Marmette rêvait alors "*Le Chevalier de Mornac*." Le docteur Hubert LaRue — encore un disparu — nous expliquait son "*Voyage sentimental sur la rue St-Jean*." Blumhart nous disait ses ambitions: il voulait avoir un grand journal aux rouages bien compliqués. Achintre, dans sa langue de poète et de méridional, nous parlait de Méry, de Théophile Gauthier, de Victor Hugo, de Louis Veillot, de Lacordaire, de la guerre de Crimée, de la vie des sous-officiers à l'école de

cavalerie de Saumur, de l'école de peloton, des Bermudes, de Salnave, de Saint-Domingue. Quelle verve] possédait ce mort regretté ! Quel vide il a laissé parmi nous ! Edouard Deville hasardait quelques mots après Achintre. Cet ancien officier de la marine française semblait toujours timide. Il se faisait petit et pourtant quand la glace se rompait il y mettait avec autant d'entrain qu'Achintre. Gare alors au Japon, à Ste-Hélène, à Taïti, à Juan Fernandez, cette île de Robinson Crusocé que nous avons tous plus ou moins habité pendant notre enfance.

Chapleau, Lynch, Paquet, le Dr de Saint-George, Joseph Roy, du *Quotidien*, Henri de Lagrave, Buteau Turcotte, Charles Langelier, Massiah, encore un mort !—Eudore Evanturel se mettaient de la partie, et ainsi se passaient les après-midi du dimanche.

Quelquefois Stewart, du *Chronicle*, nous parlait du rapprochement des races.

—Nous serions plus forts en ne formant qu'une seule nationalité, affirmait-il.

Je lui citais alors l'*Histoire des Canadiens-français* par Benjamin Sulte, en lui disant :

— La nationalité canadienne-française a déjà fait ses preuves comme absorbant. Pourquoi ne pas lui donner la préférence ?

Et la discussion de s'échauffer, et les cigares de s'allumer. La tempête grondait alors, tempête de vent qui se terminait habituellement dans un verre de vieux Montrachet.

Souventes fois de graves politiques se glissaient dans la petite maison de la rue d'Aiguillon. C'étaient presque tous des ministres ou des députés en herbe. Ces personnages ne nous empêchaient pas d'avoir nos franchises coudées et de faire chômer leurs combinaisons dès qu'elles nous ennuyaient.

Un soir il y eut invasion chez le Dr Bender. L'Assemblée législative siégeait ; le faubourg St-Jean brûlait. Chacun decourir au secours des infortunés. Dans un zeste de temps la cour de Bender fut encombrée de meubles et d'ustensiles de ménage.

Je vois encore d'ici mon ami Lynch, ministre des terres de la Couronne, le docteur Cameron, député de Huntingdon, et mon ami Watts, ancien député de Drummond et d'Arthabaska. Lynch savait une horloge et y mettait un soin honnête que les Prussiens ne savent pas trouver en pareille occurrence. Les deux autres députés étaient attelés sur une valise énorme, un de ces gros coffres de la campagne. Ils le traînaient cahin-caha, suant, soufflant. Le hasard avait mis entre les mains de ces deux partisans de la loyale opposition de Sa Majesté, un meuble aussi lourd, pour le moins, qu'était le coffre-fort du trésorier de la Province. Par chance, ils le menèrent à bon port

tout comme s'ils avaient été députés ministériels. Ce soir là, Bouthillier, ancien député de Rouville, eut la spécialité du sauvetage des carioles. Il en arracha quatre aux flammes, et il les mena triomphalement devant la maison de Bender.

Outre nos soirées du dimanche il y avait aussi quelques réceptions de gala au cénacle de la rue d'Aiguillon. D'abord chaque automne un dîner aux huîtres : il était de rigueur ainsi que celui de la Noël et des Rois. Le 30 juillet on fêtait l'anniversaire du docteur. Le jour de la fête de la Reine... nous buvions à la France. Dans l'après-midi du jour de l'An, nous faisons la revue de l'année, et le jour des Morts nous pensions à ceux qui nous avaient quitté le sourire sur les lèvres, nous promettant de se revoir, si nous suivions la ligne droite.

Ainsi se passaient nos réunions de la rue d'Aiguillon.

Je dois ajouter que chaque dimanche, il y avait un petit dîner de famille, où un intime était convié.

Quelquefois aussi quand une frégate française était en rade de Québec, quand un ami des Etats-Unis, de Montréal, de France ou d'ailleurs était de passage chez nous, le ban et l'arrière-ban étaient convoqués. On rencontrait alors des littérateurs, des artistes, des poètes, des peintres, des militaires, des marins, des voyageurs, des explorateurs illustres. C'est là—chez Bender—qu'est venu se reposer pendant une heure l'enseigne de vaisseau *La Tour*, ce héros qui, d'un coup de torpille, a fait couler le navire amiral chinois, pendant la dernière guerre.

Le petit salon, tapissé en papier imitant le cuir de Cordoué, s'ouvrait en ces circonstances solennelles.

Ma foi, cette pièce était fort coquette. On y voyait des bronzes de Pradier, des terres cuites, des porcelaines de Sèvres, des cuivres vénitiens. Au mur était suspendu un chef-d'œuvre de Théophile Hamel, un portrait de M. Bender le père—encore un philanthrope celui-là.—Au-dessus du manteau de la cheminée l'œil s'arrêtait sur une toile de Jules Taché, représentant un *fiord* norvégien. Tout autour du salon sur des lambrequins s'étalaient des chinoiseries, des petits gnômes japonais, des vieilles faïences. Ici, tout révélait, sans luxe, sans ostentation, les goûts artistiques du maître. C'est dans cette pièce que Auguste La Rue, en grande tenue de capitaine d'artillerie venait chanter la *dona è mobile*, pendant que Lavallée tenait le piano. C'est ici que fut composée la célèbre marche de Pie IX ; c'est ici que Prume a fait rire et pleurer son violon.

Chez notre hôte les heures fuyaient dorées dans le sablier du temps. Ici la vie passait sans nous toucher, ne faisant que nous éventer du bout de son aile.

Et nos promenades en voitures, l'été ; en traîneaux, l'hiver ! Comme

il faisait bon d'aller causer à Lorette, à Montmorency, à Sainte-Foye. Ce fut en flânant ainsi que l'ami Bender eût l'idée d'écrire la vie de son grand-père Perreault, ce type du gentilhomme Canadien-Français. Ce fut dans une de nos courses à travers les neiges et les sapins qu'il se décida à écrire sa monographie de la littérature canadienne-française.

Par un après-midi d'automne nous vîmes des femmes sur le chemin de Lorette. En jupes rouges et bleues, portant câlines blanches, mantelet noir, elles brayaient le lin. Les feuilles pourprées ou mordorées étaient encore suspendues mollement aux grands arbres, les horizons encadraient à merveille le soleil couchant, les Laurentides, le fleuve assoupi, le vieux Québec qui allait dormir son repos d'hiver. Les brayeuses chantaient en cadence :

Le fils du Roy s'en va chassant !

N'est-ce pas là un vrai tableau de la vieille école française ?

Mais envolé-voilà mes souvenirs !

Le train entre en gare de Boston. Le docteur Bender est là, il m'attend, et ce soir, sous le manteau, tout en fumant, nous causerons des bonnes vieilles heures et des neiges d'antan.

Oh ! jeunesse, printemps de la vie !

O primavera gioventu della vita !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE NORD-OUEST D'AUTREFOIS.

LA TRAITE.

J'ai déjà eu occasion, dans des écrits précédents, de représenter le caractère distinctif des ordonnances françaises, qui se rapportent au Nord-Ouest.

L'âme dévouée des missionnaires anime les lois de cette époque. Il faut bien avouer cependant, qu'ils ne reçurent pas de l'autorité civile tout l'appui auquel ils étaient en droit de s'attendre. Représentants de la morale et de la justice, armés d'une intrépide franchise, ils protestèrent de bonne heure contre les abus qu'engendrait la vente des liqueurs aux Sauvages.

En 1642, ils adressèrent des plaintes amères, à ce sujet, à la compagnie des Cents Associés.

Le mal était devenu si grand, que le Conseil Souverain s'exprimait en ces termes, dans un arrêt passé en 1657. "Ce malheureux commerce n'a pas laissé de continuer et surtout depuis deux ans. Plusieurs s'y sont licenciés, à l'envi les uns des autres, parce qu'on n'a point puni les délinquants."

Mgr Laval gémissait encore plus que le Conseil, sur le progrès de ces désordres. Ce fut même l'une des principales raisons qui le décidèrent à entreprendre un voyage en France. Après avoir constaté l'impuissance de leurs conseils et de leurs menaces, les deux pouvoirs ecclésiastiques et civils se concertèrent pour frapper les coupables.

L'illustre évêque de Québec lança l'excommunication contre les traiteurs d'eau-de-vie, tandis que M. de Maisonneuve faisait publier une défense très sévère, à l'issue de la messe, et la faisait afficher afin que personne ne put en prétexter ignorance.

Malheureusement, les Gouverneurs se ralentirent bientôt de leur zèle. Ils se plièrent à des accommodements qui paralysèrent les efforts du clergé.

Au lieu de prendre des mesures énergiques pour supprimer complètement ce commerce, ils se contentèrent de le gêner et de le circonscire.

Comme première concession, ils le permirent aux Français établis en Canada, à la condition qu'aucune liqueur ne fut transportée dans les bois et les campements sauvages. Semblable restriction était lettre

morte, et ne tarda pas à être facilement éludée. Ils durent transiger de nouveau avec les traiteurs, en accordant à quelques privilèges, des permissions appelées "congés," qui les autorisaient à faire la traite dans les bois. On prétend même à tort ou à raison que des congés furent donnés par certains gouverneurs avec l'entente expresse de partager dans les profits.

Si cette accusation est bien fondée c'était, de leur part, un moyen peu honorable de suppléer à la modicité de leur traitement.

La contagion ne tarda pas à envahir l'Ouest.

Le Conseil Souverain tenta en 1676, de rappeler les Courreurs des Bois et de contrôler la traite d'une manière plus efficace.

Le torrent des désordres de tous genres, auxquels l'abus des liqueurs donnait naissance, débordait de toutes parts. On voulu l'indiquer.

C'était un peu tard, car déjà les traiteurs avaient remonté les lacs et s'étaient répandus jusqu'à la baie des Puants.

Voici ce qu'on lit dans un arrêt en date du 5 octobre 1676: "La dite Ordonnance sera signifiée aux Français qui sont en traite avec les Sauvages, dans les bois et chez les nations les plus éloignées, et pour cet effet affichée aux villages des Nipissingues, Ste-Marie du Sault, St-Ignace, dans le lac Huron et St-François-Xavier à la baie des Puants, auxquels la Cour enjoint de se rendre, dans leurs habitations au mois d'août 1677."

Le délai assigné n'était point raisonnable. Les traiteurs avaient suivi diverses routes et s'étaient enfoncés dans l'Ouest à des profondeurs plus considérables qu'ils ne se l'étaient proposé tout d'abord. Comment dépêcher des courriers à la recherche de ces hardis aventuriers? Comment les réunir tous à une date donnée? La persuasion et le temps pouvaient donc seuls remédier à cet état de choses.

Afin de pallier son impuissance, le Conseil souverain déclara en 1681, qu'il aurait égard aux coureurs des bois qui étaient dans le pays des Sioux, des Assinibouels et aux environs.

Bon nombre ne tinrent aucun compte de ces bonnes dispositions du Conseil, ou feignirent d'ignorer ses décisions.

La ruse et la fraude protégèrent pendant quelque temps ce commerce de contrebande et même lorsque des garnisons furent établies, dans les avant-postes jusqu'au fort Michilli-Makiwac, quelques traiteurs continuèrent à se soustraire aux ordonnances du Conseil.

Comprenant qu'une compagnie régulièrement organisée, pourrait retirer de plus grands avantages de la traite, surtout dans les territoires les plus éloignés et réprimer avec plus de succès les désordres occasionnés par la vente des liqueurs, le souverain de France, dans une charte datée le 20 mai 1685, accorda et concéda "aux intéressés en la Compagnie établie pour le commerce au Nord de ce pays, la rivière

“ de Bourbon et les terres qu'ils trouveront propres, le long d'icelle pour y faire l'établissement d'une traite de pelleteries et construire des forts, habitations et magasins nécessaires pour un commerce, pour en jouir pendant vingt années consécutives à commencer du premier du présent mois d'octobre. En cas néanmoins que les dites terres n'ayant point été concédées depuis la révocation de la compagnie d'Occident, et la réunion de celles qui lui appartiennent en domaine, par édit du mois de décembre 1674, et qu'elles ne soient actuellement possédées par aucun des sujets de Sa Majesté, même sans titre à Sa dite Majesté, permettant aux dits Intéressés d'établir deux postes, sur les lacs des Arbitibis, et un sur le lac Nemiscou, avec faculté, pendant le dit temps, de faire dans les dits postes et dans la rivière de Bourbon, la traite des pelleteries, à l'exclusion de tous autres, à la condition, par eux, d'apporter en cette ville (Québec) toutes les pelleteries qu'ils auront traitées, pour y acquitter en la manière accoutumée, les droits dûs au domaine de Sa dite Majesté, en ce pays.”

Cette concession est d'une haute importance et a été le sujet d'études de la part des légistes les plus distingués d'Angleterre. J'aurai occasion plus tard de dire un mot sur cette question.

Remarquons de suite que le fort Abitibis avait été visité plusieurs fois par les Français, et que la rivière de Bourbon ne leur était point inconnue même avant l'année 1685. Le grand Colbert témoigna du respect qu'il portait aux droits des premiers possesseurs dans ces contrées, puisqu'il inséra cette réserve expresse dans la charte “ et pourvu qu'elles ne soient pas actuellement possédées par aucun des sujets de Sa Majesté, même sans titre.” Cette possession sans titre ne peut vouloir signifier autre chose, que le terrain occupé par des postes ou forts, ainsi que les dépendances.

Cette charte, qu'on le remarque bien, se basait sur une prise de possession actuelle et réelle de ces contrées, par les fils de la France, comme nous allons le constater.

PRISE DE POSSESSION DU PAYS.

Ce fut le 2 mai 1679 que Charles II, roi d'Angleterre, accorda à son cousin le prince de Rupert et à ses associés, la charte constituant la fameuse compagnie de la Baie d'Hudson.

Les Anglais n'avaient connu jusqu'alors que le littoral de la baie. Leurs prétentions aux terres baignées par les rivières qui se déversent dans la baie, ne pouvaient donc se baser sur une occupation du pays. Les Français, au contraire, avaient déjà parcouru une partie de l'inté-

rieur, construit des forts, fait des traités avec les tribus et visité bon nombre des lacs et rivières au sud et à l'est de la baie.

Pour bien se rendre compte des droits de ces deux puissances, il faut examiner attentivement les chartes, les traités, les correspondances officielles des compagnies de traite—et surtout les découvertes et les cartes des premiers voyageurs. Chez les Romains, un citoyen avait le droit de réclamer, dans un pays nouveau, tout le terrain qu'il pouvait entourer d'un sillon de charrue, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Quand il s'agissait de la prise de possession d'une contrée découverte, il suffisait d'arborer le drapeau de son Souverain et de la visiter. Aux époques de foi, on élevait également et plus haut, l'étendard glorieux de la croix.

C'était au nom du Christ qu'on s'emparait du pays et c'était à lui qu'on en confiait la garde. C'est ce que firent nos ancêtres, et de plus ils visitèrent le pays. Les droits des Anglais sur la baie d'Hudson se basèrent d'abord sur la découverte des côtes. Il n'est que juste d'admettre qu'ils furent les premiers à entretenir des rapports réguliers sur les côtes de la baie.

Cette gloire leur appartient. Les Français, d'un autre côté, peuvent se flatter de n'avoir point été devancés dans l'intérieur du pays. Ils furent les premiers à le parcourir et à l'occuper réellement. Pendant que les traiteurs français remontaient le cours des rivières, les Anglais se contentaient de jeter l'ancre dans la baie et d'échanger des produits avec les naturels.

Les navigateurs anglais qui relâchèrent sur cette côte furent : Henry Hudson, en 1610 ; Thomas Button, 1612 ; Gibbons, 1613 ; Baffin, 1614 ; Fox et James 1631.

Trois ans après le voyage de Fox, les Danois naviguèrent dans la baie. On rapporte qu'ils hivernèrent dans une méchante cabane qu'ils avaient bâtie.

Le printemps suivant, ils laissèrent dans leur hivernement un poêle et une certaine quantité de poudre. Les Sauvages attirés par la curiosité, jettèrent la poudre dans le poêle et y mirent le feu. La cabane sauta et plusieurs naturels perdirent la vie. Les Danois n'ont jamais prétendu avoir aucun droit au pays. Le premier Français qui fit le voyage par mer fut Jean Bourdon en 1656. Son voyage dura trois mois et neuf jours.

La Baie d'Hudson était depuis longtemps oubliée des Anglais, lorsque les Kilistinous, qui habitaient dans le voisinage envoyèrent une députation à Québec, pour prier M. D'Argenson, alors gouverneur, d'ouvrir commerce avec eux et de leur envoyer des missionnaires. Ce fut au mois de mai 1661 que partirent de Québec, les premiers mis-

sionnaires destinés à cette contrée. C'étaient les PP. Druilletes et Dablon. Ils étaient accompagnés de MM. De La Vallière, Denis, Guyon, Desprez, François Pelletier et Guillaume Couture qui agissait comme interprète.

Cette première tentative ne fut pas couronnée de succès. En 1663, Couture, suivi de Jacques de la Chesnaye et de quatre autres compagnons, atteignit par terre, cette fameuse baie, dont il prit possession au nom du roi de France. Il eut pour successeurs dans ces découvertes, Médard, Chouart Des Groseillers, et son beau-frère, Pierre Esprit Raddison en 1666, et sieur de St-Simon et le P. Albanel en 1672.

Dans des écrits précédents, je crois avoir établi, d'une manière satisfaisante, que dès 1726 les Français possédaient des postes de traite, près de la Baie d'Hudson, et que même un traiteur du nom de Joseph de Lustra y faisait un commerce considérable. Je pourrais ajouter, que les cartes du Père Laure, publiées en 1731 et celles de M. D'Anville en 1740, indiquent des forts Français, dans l'intérieur du pays et confirment les preuves que j'ai déjà données à ce sujet.

Tels étaient les titres sur lesquels les Français et les Anglais basaient leurs réclamations à la Baie d'Hudson et au territoire qui l'avoisine.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, 25 octobre 1887.

PASCALÉ

XXIX.—(Suite.)

—Bien, bien, très bonne toujours, mon beau lis royal ! murmura missis Grenville derrière son épaule.

—Merci, ma noble miss Mountmoreux, dit le baron en relevant la tête avec fierté, merci... Votre offre est d'un grand cœur, car vous ne doutez pas, *vous*... du retour de Celui à qui nous devons tout sacrifier, pour qui nous devons tout supporter. Mais nous ne saurions accepter votre offre généreuse. Ma famille et moi nous vous remercions...

Et il la salua comme il eût salué une duchesse à tabouret.

Richard ne dit rien. Il sentait vivement sa part de culpabilité dans cette catastrophe qui atteignait tous les siens, et pensait avec amertume qu'elle l'éloignait davantage de la seule femme qui lui eût jamais plu d'une manière sérieuse. L'offre timide de Gwendoline lui faisait cruellement souffrir dans sa fierté, car il savait que la jeune Anglaise était loin de partager les illusions de son père, et il appréciait d'autant plus la délicatesse avec laquelle elle saisissait ce prétexte pour qu'il lui fût permis d'obliger les siens.

—Pascale, mon enfant, vous n'avez point encore énoncé votre pensée en tout ceci. Votre silence me peine et m'inquiète... car vous savez combien vos conseils me sont précieux et combien j'ai besoin en ce moment de sentir près de moi l'appui de votre esprit si juste, de votre âme sereine, accoutumée à planer au-dessus des misérables atteintes des peines matérielles et morales.

Pascale toussa légèrement. Un violent combat se livrait en elle.

Déjà son père l'avait en partie prévenue des revers qui allaient sans doute atteindre la famille ; mais tout disparaissait devant ses angoisses personnelles. Oui, il était temps de parler... Mais la pensée de voir sa sœur heureuse avec celui qui l'aimait, que sans doute elle aimait aussi, cette pensée, poignante pour elle, domina tout dans son cœur. Éloigner sa sœur devenait nécessaire... ne pouvait-on tout craindre du voisinage de Serge ? Il n'était pas homme à se taire, à laisser aucune chose dans le doute... un jour ou l'autre il rencontrerait Floriette, lui laisserait deviner, lui dirait peut-être... Non, non, pas cela, jamais, jamais... Que lui importait à elle-même d'être plus ou moins riche ? Qu'était la vie sans l'affection, sans la présence de celui qu'elle en

était venue à aimer plus que tout ? Son père, que du reste elle chérissait vivement, son père ne venait plus qu'au second rang dans sa pensée, tant la pauvre Pascale se sentait pour la première fois de sa vie dominée par un sentiment plus fort encore que sa forte volonté. Elle tâcherait d'éloigner sa sœur, de l'envoyer en Angleterre peut-être ; elle trouverait bien un moyen. Peu de choses résistent à l'absence... Serge, découragé, oublierait. Un sourd espoir se soulevait comme un éclair au plus profond de son cœur : tant l'illusion a de force dans les êtres les moins faits cependant pour en garder aucune. Oui, il oublierait ! les hommes oublient facilement...

A l'interrogation affectueuse de son père, Pascale de Trémazan répondit d'une voix un peu tremblante, mais avec cette phraséologie solennelle qui lui était accoutumée :

—Assurément, mon cher père, la situation est grave, et les rudes épreuves qu'il plaît au ciel de nous envoyer ne sauraient peser d'un poids léger sur l'âme la plus chrétienne. Toutefois, puis-je vous faire remarquer que, depuis des années déjà, le train de notre maison s'est trouvé peu à peu fort réduit, par la privation des sommes considérables que vous deviez payer pour les hypothèques, et que votre zèle employait pour la grande cause ! Presque tous les revenus de Trémazan se trouvaient ainsi absorbés ; ce qui vous restera après la vente sera au moins libre et quitte d'engagements. Puisque ces... personnes... puisque les acquéreurs... —il en coûtait à son orgueil d'accepter cette générosité des Valrède dont elle attribuait le but au désir de se concilier l'amitié du baron—vous laissent le château et le parc, eh bien, mon cher père, vous ne souffrirez pas trop de cette situation, n'étant point forcé de changer de résidence et d'habitudes, tout en mettant notre vie sur un pied très modeste, et nous privant de toutes dépenses coûteuses.

—Vous êtes un ange ! ma fille. Pas une pensée pour vous...

Il eût pu dire : " Pour votre sœur et vous," mais son admiration, sa confiance exclusives pour sa fille aînée, lui faisaient oublier la cadette.

—Non, mon père, je ne suis point un ange, répliqua Pascale, mais bien une pauvre pécheresse indigne de la bonté céleste, car elle m'a refusé bien des joies et des faveurs qu'elle accorde à d'autres plus heureuses...

Elle dit ces mots avec un profond sentiment de tristesse. Chacun pensant qu'elle faisait allusion à sa disgrâce physique, on évita de relever ses paroles.

—Oui, ma bonne sœur, dit Floriette, tu as raison, pensons d'abord à ne pas troubler la vie de notre père. Vous saurez mieux que personne comment il faut faire et je vous y aiderai de tout non dévouement.

Elle embrassa Pascale avec effusion, sans remarquer le frisson glacé qui passait sur les joues de sa sœur.

—Vous êtes comme toujours, généreuse et bonne, ma chère Pascale, dit le baron. J'adhère complètement à toutes vos propositions qui sont empreintes d'une sagesse égalant votre haut détachement des vanités de ce monde.

—Mon père, dit vivement Richard, il va sans dire que je vous enverrai sur ma solde tout ce qui ne sera pas strictement nécessaire à mon entretien. Je regrette profondément ma conduite passée, je prends dès ce jour la résolution formelle de renoncer aux dissipations...

—Il suffit, Richard. Un Trémazan sait toujours suivre ou retrouver le chemin de l'honneur. Vous arrangerez ces choses avec votre sœur aînée, qui reste à la tête de la maison et qui est notre guide à tous dans la pratique de tous les devoirs, de toutes les vertus.

On se sépara pour regagner chacun sa chambre ; les deux Anglaises s'étaient discrètement éclipsées après les quelques mots dits par Gwendoline.

—Ma chère, ma douce petite chose, ma royale nièce, vous êtes une chère créature, s'écria missis Grenville quand elles furent seules. Quel tourments pour cette famille très chère, sans argent ! Argent est beaucoup dans l'existence heureuse. Dites, mon beau cygne, n'avez-vous pas remarqué combien M. Richard il parlait longtemps avec vous ? Je le trouve un parfait gentleman. Oh ! il me plaisait excellemment.

La royale nièce sourit sans répondre, mais missis Grenville n'y prit point garde, habituée qu'elle était à s'entretenir avec ses pensées, faisant à son gré la demande et la réponse.

Rentrée dans sa chambre, Gwendoline s'assit et resta ainsi immobile, attendant que tous les bruits de la maison fussent éteints. Alors, jetant une mante sur ses épaules, elle prit une petite lanterne de voyage et, l'ayant allumée, elle sortit de son appartement et redescendit très doucement dans la grande pièce encore tiède. Richard l'y attendait, anxieux, préoccupé. Il s'élança vers elle. Mais il semblait qu'un embarras singulier vint le saisir soudain, lui, le hardi, l'audacieux habitué à ne rien craindre, à ne s'arrêter devant rien.

—Que vous êtes bonne, chère miss Mountmoreux, de venir ainsi ! Vous m'avez dit que vous aviez à me parler, ici, ce soir. Me voici à vos ordres...

—Bien, monsieur Richard, merci beaucoup. Oui, j'avais à parler à vous... très importantes choses...

Elle aussi semblait hésitante, embarrassée. Tout d'un coup, elle reprit d'une voix ferme :

—Cher monsieur de Trémazan, depuis plusieurs années que nous avons rencontré tous deux dans différentes places, vous m'avez beau-

coup de fois dit que vous m'aimiez et je vous ai répondu peut-être avec une dure façon que je reprochais trop de choses dans votre vie agitée pour croire que vous sauriez aimer sérieusement comme je seulement veux l'être. Oh ! n'intérompez pas, je vous supplie... Aujourd'hui que vous êtes partant pour une dangereuse guerre, je ne veux pas que vous partiez sans que je dise à vous...

Mais, ici, la résolution de la belle Anglaise fléchit un peu, elle ne trouva plus du tout ce qu'elle voulait si absolument dire à Richard. A demi agenouillé près d'elle sur un grand fauteuil au dossier duquel elle s'appuyait, Richard, de son côté, oubliait tout, si ce n'est qu'elle était là, cette fière Gwendoline, là près de lui, et qu'elle lui laissait enfin deviner qu'elle n'avait pas pour lui la moindre haine.

Il prit ses deux mains et dit d'un ton bas et grave :

—Ma chère miss Gwendoline, il y a longtemps... plusieurs années que vous savez que je vous aime, et que nulle autre femme que vous n'aurait pu me retirer de la vie insensée que j'ai menée. Vous n'avez pas eu assez de confiance en moi pour l'essayer, et je l'ai continué trop longtemps... Mais à présent je suis ruiné, et vous savez bien que d'après nos idées, à nous autres Français, nous ne devons pas courtiser des jeunes filles riches, sous peine d'être taxés d'indélicatesse.

—Que fait argent ! dit-elle avec impatience. Je ne soucie pas de ces choses ! J'en ai beaucoup, il sera pour nous deux.

—Mais, moi, je dois m'en soucier, et vous dire que cette circonstance m'oblige à renoncer absolument au bonheur que j'avais espéré... Je voulais partir sans vous revoir, pourquoi avez-vous désiré avoir cette conversation si pénible à mon cœur et à ma fierté ?

—Monsieur Richard, dit Gwendoline avec fermeté, monsieur Richard, taisez-vous de parler ainsi. Vous allez partir et peut-être ne pas revenir...

Angoissée, sa voix s'arrêtait.

—C'est très possible, aussi m'est-il plus pénible de vous quitter, miss Mountmoreux, après ce que nous venons de dire tous deux...

Elle mit la main sur la bouche du jeune homme ; il l'y appuya en la baisant longuement dans la paume.

—Richard, reprit-elle tout bas près de son oreille. my Richard, ne voulez-vous pas dire adieu à votre fiancée ?

Comment le pauvre garçon eût-il résisté à cette voix si douce !... Il prit Gwendoline et la serra étroitement sur son cœur. Elle fondit en larmes.

—Promettez, dear Richard, que vous serez prudent avec courageux... Je ne peux pas penser de ne plus revoir cher vous...

—Soyez tranquille, ma chère, chère Gwendoline ! votre pensée ne me quittera pas et me protégera contre tout danger. Vous serez toujours fière de moi.

Elle s'arracha de ses bras.

—A revoir !... cria t-elle en s'enfuyant.

Immobile, il la vit disparaître et longtemps resta pensif, ému, heureux, désespéré. Souvent ainsi avec le bonheur. Il se montre et se dérobe aussitôt, ne laissant que la demi-joie de l'avoir espéré, entrevu, sans pouvoir le saisir...

XXX.

Pascale, cependant, se renfermait dans son oratoire, en proie aux plus violents combats. Elle le voulait, il fallait parler à son père de la noble démarche du jeune Valrède. La droiture de son esprit, une fierté hautaine, le lui ordonnaient ; mais à la pensée de poser elle-même le blanc voile de fiancée sur la tête de sa sœur, de la voir partir avec Serge, joyeuse, aimée, heureuse, elle sentait son malheureux cœur rongé par toutes les fièvres de la jalousie. En vain elle se défendait, tendait les bras vers la Vierge souriante et douce placée sur le petit autel, en vain elle passait de longues heures prosternée aux pieds du christ sévère, taillé dans le granit par quelque ancien artiste breton, rien n'apaisait la rébellion de tout son être. Elle si froide et si fière, si sûre d'elle, si dédaigneuse des hommages des hommes, des affections terrestres, elle se sentait vaincue, domptée au plus profond de son cœur ; elle aimait tout d'un coup, violemment, absurdement, sans pouvoir s'en défendre, cet homme d'une autre race, d'une autre éducation, tout imbu d'idées différentes des siennes, et qu'elle avait regardé d'abord comme étant presque d'espèce différente.

Et cette passion misérable avait couvé en elle, presque à son insu, jusqu'au moment où il était venu justement lui demander sa sœur, lui dire à elle qu'il l'aimait. Elle n'avait donc rien vu, rien deviné ? Cela n'a donc pas une couleur, comme le ciel, l'amour ? un parfum, comme les fleurs ? quelque chose enfin qui trahisse sa présence ? Au pont de Penzé, une intuition singulière lui avait fait arracher sa sœur des bras protecteurs de Serge, sans pourtant l'éclairer tout à fait. Et Floriette serait sa femme... vivrait avec lui, toujours ?... Non, jamais... jamais !... Cette pensée la bouleversait... Elle, la disgraciée, resterait seule et dédaignée !... Un froid glacial descendait dans ses os, et la brûlait comme brûle la glace qu'on saisit. Puis le sang sautait à ses joues pâles, une douleur aiguë perçait son cœur.

—Je ne veux pas ! je ne veux pas ! criait-elle...

Il fallait pourtant répondre à Serge quelque chose qui l'arrêtât net... Car, s'il s'adressait au baron, qui sait ? M. de Trémazan, préoccupé des suites de sa ruine pour sa famille, serait peut-être amené à modifier ses idées, à accepter cette mésalliance... Il lui serait alors difficile d'y

mettre un obstacle... à elle... Oh ! elle aimerait mieux mourir que de vivre ainsi à côté d'eux...

A ce moment, Floriette montait l'escalier de la vieille tour, en chantonnant une vieille mélodie bretonne qui voulait dire :

Celui que j'aime est un beau, brave marin,
Et il m'aime aussi.
Tous deux sur mer, loin, loin,
Dans la tempête et dans le ciel..

Cette voix fraîche et jeune égrenait ces notes sur les murs épais, d'où l'écho les renvoyait en ondes prolongées. Pascale s'élança de son oratoire dans sa chambre comme poursuivie par un démon et soudain s'y trouva au grand jour ; sa mante de dentelle était tombée ; qui donc était là, devant elle ! Une figure bouleversée... et cette taille courbée, déjetée... Qui était cette personne misérable à l'aspect presque grotesque ? M^{lle} de Trémazan eut un rire amer en se reconnaissant dans la glace. Elle eut contre ce spectre un geste de menace. Soudain elle courut à son petit bureau de chêne et, saisissant une plume, traça fiévreusement ces lignes :

“ Monsieur Serge Valrède,

“ D'après votre prière et ma promesse, j'ai causé avec mon père, et l'ai pressenti officieusement au sujet de votre désir d'aspirer à la main de ma sœur. Je ne m'étais point trompée sur ses dispositions, qui dès longtemps m'étaient du reste connues. J'ai donc le regret de vous informer, monsieur, que ses volontés à ce sujet sont bien telles que je vous l'avais annoncé. Mon père ne saurait accepter pour gendre qu'un homme titré, de son rang, de son monde, de son éducation.

“ Tout en rendant justice à vos mérites, à votre honorabilité personnelle, il désire formellement qu'il ne lui soit fait aucune demande officielle, car il aurait le regret de vous répondre par un refus. De cette manière, il pourra paraître ignorer les projets que vous aviez formés, et aucune autre personne n'en sera instruite.

“ Mon père se fie en votre délicatesse pour qu'aucune allusion à ce sujet ne vienne troubler inutilement le repos de ma jeune sœur et mettre le plus léger obstacle aux projets d'avenir qu'il peut former pour elle, sa volonté expresse, inébranlable, étant de ne point accepter d'alliance avec une famille fort honorable assurément, mais dont l'origine est obscure. En outre, vous ne pouvez ignorer que son intention formelle est de ne point établir ses filles avant le retour et l'assentiment du Prince, son maître.

“Veuillez, monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments très parfaitement distingués,

“Marie-Élaine-Pascale DE TRÉMAZAN.”

Les lèvres serrées, les mains tremblantes, comme si elle eût commis un crime, M^{lle} de Trémazan plia hâtivement la lettre, la mit dans une enveloppe et la cacheta d'une large cire, aux armes des Trémazan ; puis vite, comme si elle se fût défiée d'elle-même, voulant que ce fût fait, exécuté, irréparable, elle appela sa fidèle Mélaine et lui dit d'aller de suite à Maison-Belle, et de faire remettre cette lettre à M. Serge Valrède. Il fallait se hâter... affaire importante et pressée...

La vieille Bretonne partit, et de sa fenêtre, Pascale suivit du regard la coiffe blanche, aux petites ailes tuyautées, qui traversait le parc, longeait l'Aber-Vrach, et disparaissait derrière les maisons du village. Le front collé à la vitre froide, ses yeux sombres perdus dans l'espace, Pascale semblait un de ces esprits mauvais des vieilles légendes armoricaines, présidant aux naufrages, aux rencontres funestes, aux heurts des navires en détresse sur les écueils.

Un lourd vent d'ouest poussait d'énormes nuages à l'horizon, et par moments s'arrêtait comme fatigué. Un instant après, il revenait souffler sur la vieille tour avec le bruit saccadé d'un galop de chevaux emportés ; sous son effort, les grands nuages se déchiraient comme des lambeaux de voiles arrachées, et découvraient derrière eux d'autres nuages plus noirs. Pascale sentait aussi quelque chose se déchirer en elle, un voile épais qui découvrait un abîme de choses indistinctes, noires, confuses, douloureuses. Aucun regret ne lui venait ; elle avait voulu faire cela, elle l'avait fait. Un calme lui venait, un sentiment de repos bizarre... L'idée d'avoir écarté le chagrin qui la menaçait tendait tout son être, une torpeur l'envahissait, après la fatigue de cette secousse. Elle ne voulut point descendre au dîner, et s'enferma chez elle ; on respectait ces espèces de crises dans la famille, et pendant leur durée personne n'était admis près d'elle que la vieille Mélaine.

Le baron errait partout comme une âme en peine, attendant que sa fille lui permît de l'aller voir. Floriette et sa grand'mère se tenaient silencieuses dans le grand salon ou dans leurs chambres ; même là elles se parlaient peu et tout bas, comme si une espèce d'angoisse indéfinie eût rempli l'air, plané dans la maison. Floriette eût bien désiré pouvoir soigner sa sœur, qu'elle aimait et plaignait de tout son cœur, mais elle savait qu'il fallait respecter les volontés de ce caractère ombrageux. M^{me} de Rochemais soupirait tristement en tirant sa boucle blanche. Quelles dispositions allait prendre son gendre ? Lui laisserait-il sa mignonne ? Tout était là pour l'excellente femme. Ainsi chacun

poursuivait sa pensée personnelle, au milieu du naufrage de la fortune et des passions traversées.

M. et M^{me} Valrède se trouvaient dans la salle basse avec leur fils quand on apporta la messe de Pascale. M. Anthime expliquait à sa femme comment il allait transformer les terres de Trémazan par de nouveaux procédés de culture ; Xénie l'écoutait, comme toujours, avec une douceur attentive, mais son intuition féminine lui faisait pressentir que cette lettre au large cachet armorié renfermait quelque chose de grave pour son fils ; aussi les mots de " prés-salés, lais de mer, cendres de varech, compost, croisements, race charolaise, south-downs," etc. ; voltigeaient autour de ses oreilles sans y pénétrer. Elle regardait son fils et le voyait devenir pâle, blanc, livide, ses prunelles grises se marbrer de points d'or... C'étaient là les signes bien connus d'un de ces accès de fureur contenue auxquels Serge était sujet rarement, mais qui le bouleversaient plus que ne l'eût fait une terrible maladie.

Rien ne pourrait exprimer la tempête de colère qui s'éleva dans le cœur du jeune homme à la lecture de l'arrogante lettre de Pascale ; il tenait de son père une extrême vivacité de caractère et de sa mère toute l'impétuosité du sang russo-oriental ; l'éducation, une volonté très forte, avaient dompté ce penchant à une violence sauvage ; mais quand un de ces accès le prenait, amené par quelque bouleversement de passion, il devenait comme fou ; non qu'il éclatât en paroles vives comme son père, dont l'irritation tombait facilement après s'être épanchée sur ce qui se trouvait à sa portée, mais il prenait en lui-même quelque résolution terrible de vengeance ou de représailles contre l'objet de son ressentiment, et rien ne pouvait l'arrêter qu'il ne se fût satisfait. Alors une détente soudaine se faisait en lui, il redevenait tout d'un coup bon, doux, généreux, serviable.

Anthime vit que sa femme ne l'écoutait plus ; suivant la direction de son regard, il se tourna et découvrit Serge debout, froissant la lettre d'une main, les yeux fixés sur le sol ; de l'autre main, il jouait machinalement avec un fleuret qui se brisa sous son étreinte de fer.

—Serge ! appela doucement la mère.

Il ne répondit rien.

—Voyons, qu'est-ce qui te prend ? dit le père inquiet, car lui aussi connaissait ces réveils dangereux du sang asiatique. Une fois, en voyage, il avait cru que Serge mourrait sur place, terrassé par une rage qui l'avait pris en ne pouvant arracher des mains de soldats russes une bande de prisonniers politiques emmenés dans les mines de Sibérie. Il était alors tout jeune, et le spectacle de la cruauté ou de l'injustice lui eût fait commettre d'insignes folies. Son père eut cette fois une peine extrême à l'empêcher de se jeter sur les soldats du czar, ce qui les eût mis tous deux en fort périlleuse situation.

—Hein ? qu'est-ce qu'il y a ? reprit-il en s'approchant de son fils.

—Ça, répondit Serge, en jetant la lettre sur la table, incapable de prononcer une seconde parole.

Anthime lut tout haut, il ne comprit pas d'abord très bien.

—Hein ? Tu as donc demandé M^{lle} de Trémezan, la gentille, "la miennne ?" Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? J'aurais été voir ton baron solennel... Non d'une fraise ! au moment où ils n'ont plus le sou !... où le fils a drainé le dernier liard de leur patrimoine ! c'était gentil à toi ! car tu savais bien, ours gris dissimulé, que cela me convenait tout à fait. Cette petite m'a entortillé, moi le vieux crin ! Et nous qui leur laissons leur maison et leur bête de tour noire et triste qu'ils aiment tant...

Et relisant la lettre :

—Hein ? comment ! reprit-il en criant à sa manière ordinaire, "de son rang, de même éducation," nous prennent-ils pour des sauvages qui ne savent pas lire ? Suis je un Français, un être humain quelconque ? "Une origine obscure !" C'est donc le fils du Soleil qu'il veut pour gendre ? Ah ça, par exemple, c'est trop fort !... attendre le roi pour marier ses filles ! Je n'avais jamais pris cette histoire au sérieux. Je croyais que c'était une lubie passagère, pour se distinguer du reste des gens tout simples et tout bêtes, qui marient leurs filles le plus tôt et le mieux possible... Non, c'est plus grand que l'Oural, cette prétention. Alors c'est le consentement et la bénédiction d'Henri V qu'il leur faut ?... en guise de maire !... Eh bien, Xénie ; cria-t-il encore plus haut, pourquoi ne dis-tu rien de rien ?... Hron... hron !...

—Ne vous fâchez pas, mon ami. Vraiment je ne sais que penser... Je ne vois qu'une chose, le chagrin de notre fils...

—Eh oui... tu mets toujours le doigt sur la dent malade, toi... hron ! Quand je pense que nous sommes si riches...

—Et que cela ne nous sert à rien en ceci, dit Serge avec un geste violent aussitôt réprimé par respect pour sa mère.

—Et si je comprends bien, reprit M. Anthime, on aura la bonté de faire semblant d'ignorer nos absurdes prétentions, notre audace effrontée d'avoir osé, osé aspirer... ah ! j'en étouffe de colère... Je vais lui faire un tête, à ton baron, et lui jouer tous les tours possibles... hron !

—Non, mon père, je vous en prie, pas cela ! Ah ! reprit-il avec un éclat de colère, et dire que je n'ai pas même un rival à provoquer... rien, personne à qui m'en prendre !...

—Certain que tu ne peux aller demander raison à Henri V !... Que comptes-tu faire ?

Serge marchait avec agitation, cherchant quelque objet à briser pour soulager son irritation. Sa mère, anxieuse, le suivait des yeux, n'osait rien dire, et du reste ne trouvait rien, sachant qu'en de pareils moments il fallait le laisser se calmer de lui-même.

A la question de son père, il s'arrêta soudain.

—Ce que je compte faire? Eh! le sais-je? Je n'ai pas l'esprit à trouver une solution... Si je m'écoutais, je ne ferais qu'un bond d'ici à Trémazan, j'emmènerais M^{lle} Floriette à la barbe de son père... et nous verrions un peu...

—Parbleu! pourquoi pas? amène-là ici. C'est moi qui rirais! Je la reçois à bras ouverts. Elle m'a toujours convenu.

Et sa large face, passant de la fureur à la joie, s'illuminait d'un sourire énorme, entr'ouvrant sa bouche immense.

—Cela ne se peut dit doucement Xénie, ce n'est pas ainsi que ma belle-fille doit entrer dans Maison-Belle. Elle-même ne le voudrait jamais, j'en suis certaine.

—C'est vrai, mère! Tout ce que je puis dire, c'est qu'au lieu de renoncer à M^{lle} de Trémazan, je jure ici que ma volonté est plus arrêtée que jamais d'en faire ma femme, que je le veux et que cela sera.

Ce qu'il ne pouvait dire tout haut, c'est que Pascale avait dû faire tous ses efforts pour influencer la décision du baron. C'était elle, l'ennemie dangereuse et cachée, d'autant plus difficile à combattre que c'était une femme, une faible femme. Rien n'est plus fort qu'une faible femme, plus résistant, plus audacieux. Mais jamais il ne fût venu à l'esprit de Serge qu'elle n'avait même point parlé au baron de sa demande et répondait ainsi en son nom sans qu'il s'en doutât. Le jeune homme était bien trop droit, trop franc pour supposer pareille chose; il n'imaginait point que le dépit, la passion contrariée, la jalousie, eussent pu amener une créature aussi fière que Pascale à s'abaisser de la sorte.

Sur ces entrefaites, des nouvelles arrivèrent de Russie, où M. An-thime et son fils avaient conservé de grands intérêts dans des usines. La présence de l'un d'eux y devenait urgente pour prévenir et réparer de fâcheux accidents.

Depuis longues années déjà, M. Valrède avait associé son fils à tous ses travaux. Je veux, disait-il, que Serge partage mes responsabilités, mes risques aussi bien que ma fortune. Je n'entends pas être son banquier ni le tenir à court d'argent; c'est un homme et non un enfant. Il dépensera tant qu'il voudra, mais il gagnera d'abord et apprendra ainsi que s'il est agréable d'avoir de l'argent, il faut d'abord se donner de la peine pour en trouver. Hron!

—Pars vite, dit-il à Serge, c'est juste ton affaire, cela te distraira, rien n'est bon comme les voyages quand on a une femme en tête. Moi, depuis que je suis ici, je me sens un peu vieux pour me remettre à ces tournées lointaines.

—Non, mon cher père, je ne veux point du tout partir. Ma réso-

lution est prise, je vous l'ai dit ; je l'exécuterai donc, mais j'ai besoin d'y réfléchir. Je ne me retirerai que devant un refus formel de M^{lle} Floriette de Trémazan, et encore...

—Peut-être as-tu raison. Le chasseur ne doit pas perdre la trace du gibier. On ne sait pas ce qui peut arriver. Sois prudent, car je te connais, une fois que tu as une idée en tête, tu es capable de te fourrer dans de mauvaises affaires.

M. Anthime partit donc à la place de son fils, promettant de revenir vite auprès de Xénie. Lui, surtout, avait besoin de s'éloigner du voisinage de Trémazan, afin de ne pas faire "quelque coup de sa tête." M^e Ardoiseau reçut sa procuration pour tous les actes à passer avec le baron, au sujet des terres et des hypothèques à lever.

XXXI.

Après le départ de Richard, miss Mountmoreux prolongea son séjour au manoir ; ne voulant ni gêner ni quitter ses amis dans un moment si pénible, elle se montrait discrètement bonne, affectueuse pour tous, avec le baron principalement. Toutefois, dans l'état incertain des choses, elle préféra garder le silence sur son engagement avec le jeune de Trémazan. Même à Floriette, elle ne dit rien, estimant que ce secret tout intime se devait garder jusqu'au retour de Richard. Lui-même avait désiré qu'il en fût ainsi. Elle devinait bien des heurts, des froissements, des aspirations cachées, des déceptions intimes au sein de cette famille amie ; sa discrétion l'empêchait de questionner personne, même Floriette, qui, du reste, ne l'eût guère renseignée. Gwendoline se disait bien que cette ruine devait amener de grandes perturbations dans l'existence de tous. Très généreuse de caractère, elle éprouvait une joie intense intérieure à penser qu'un jour elle aurait le droit et le devoir très doux de traiter sa chère Floriette en véritable sœur ; car elle n'avait jamais pu accorder à Pascale la même somme d'amitié, la sentant instinctivement disposée à une certaine jalousie envers tout et tous.

En véritable Anglaise, élevée d'une façon un peu indépendante, il ne lui venait pas à la pensée que M. de Trémazan ni personne pût faire le moindre obstacle à son union avec le jeune officier. En toute occasion, le baron lui avait témoigné une affection paternelle et courtoise, empreinte d'une certaine galanterie de bon ton, permise à un homme de son âge. Quelques mots lui avaient aisément donné à croire qu'il regrettait que son cher Richard ne songeât point à une personne aussi accomplie. Mais miss Mountmoreux était bien trop fière pour paraître comprendre ; elle voulait décider de ces choses seule et sans qu'aucune influence vînt peser sur elle ni sur Richard.

La bravoure un peu folle, le caractère chevaleresque, loyal et tout en dehors du jeune capitaine, la vivacité de son brillant esprit, son humeur généreuse, plaisaient à cette belle et sérieuse personne, d'apparence un peu hautaine et froide, mais très sincère dans ses attachements et quelque peu romanesque au fond, comme le sont fréquemment les jeunes filles de son pays.

Serge l'avait beaucoup remarquée, et même ils avaient tous deux participé à cette flirtation mondaine qui permet aux jeunes gens de danser ensemble, de ce rencontrer souvent dans les mêmes maisons et de s'apprécier ainsi assez exactement, sans que cela engage à rien. Mais, tout en admirant sa beauté, en jouissant de la culture de son esprit et de sa conversation plus ornée que celle des jeunes Françaises, il ne croyait point trouver en elle cette grâce féminine, ce cœur aimant et tout dévoué qu'il désirait rencontrer dans celle qu'il choisirait pour compagne de sa vie.

Gwendoline, de son côté, tout en le tenant en haute estime et se trouvant flattée d'attirer les hommages d'un homme comme lui, le trouvait trop sérieux de caractère, et sentait chez lui une de ces volontés entières qu'il faut accepter et subir sans en souffrir, grâce à une tendresse, à une confiance sans bornes. Tous deux se plaisaient, mais ne pouvaient s'aimer. Les affinités sont chose si mystérieuse qu'elles échappent à tous les calculs les plus profonds comme à l'analyse la plus subtile.

Pendant des lettres de sa famille d'Angleterre vinrent obliger Gwendoline à y retourner, ainsi que missis Grenville, qui aimait trop son beau lis pour jamais le quitter volontairement.

La grande maison devint silencieuse et comme enveloppée d'un voile de tristesse ; un certain temps s'écoula, monotone et gris, sans que rien d'essentiel fût en apparence changé dans l'existence de la famille. Le baron et M^e Ardoiseau avaient de fréquentes conférences pour procéder à la liquidation de toutes les affaires, M. Anthime lui ayant laissé sa procuration.

M^{me} Valrède, souffrante, ne quittait pas Maison-Belle depuis le départ de son mari ; Serge, fort affairé en l'absence de son père, allait et venait de Paris à Brest ; toujours sombre et taciturne, il cherchait par quel moyen il atteindrait le but désiré.

Comme il arrive souvent entre gens qui vivent côte à côte sans complète intimité de cœur et de pensée, chacun des membres de la famille de Trémazan suivait, sans presque en parler, le courant de ses pensées, de ses espoirs et de ses inquiétudes. M^{me} de Rochemais, que la moiteur des hivers bretons rendait souffreteuse et rhumatisée, désirait vivement partir pour regagner son petit appartement parisien, clos et capitonné ; mais aussi elle se faisait scrupule de laisser Pascale et son père, sous

l'impression de leur changement de situation, aux prises avec des difficultés de plus d'un genre. Scrupule bien inutile, elle ne l'ignorait point, leur manière de voir en toutes choses étant si différentes, et son aide morale ou matérielle étant nulle et sans doute peu désirée ; mais elle ne voulait pas donner lieu à des reproches d'abandon, que sans doute Pascale ne lui eût point épargnés ainsi qu'à sa jeune sœur. Ensuite lui laisserait-on encore emmener Floriette ? C'était sa vie, cette mignonne, l'unique bonheur de ses vieux jours. Elle attendait la décision du baron, ou plutôt de Pascale, car elle ignorait moins que personne l'influence absolue que celle-ci exerçait sur l'esprit paternel.

Floriette n'osait rien dire, rien demander ; mais avec cette fixité ordinaire des gens saisis et possédés en entier par un sentiment tendre, elle ne pensait qu'à Serge, et s'étonnait de ne point entendre parler des habitants de Maison-Belle. Le départ de son frère l'avait vivement peinée ; mais, en ce qui la concernait personnellement, l'idée de la ruine et de pertes matérielles glissait sur elle comme glisse au printemps la pluie d'orage sur la fraîche feuillée. Elle était si incapable d'aucune pensée intéressée, si loin d'en soupçonner chez les autres, que l'idée ne lui venait point que cette ruine pût devenir un obstacle entre elle et Serge. Elle n'en prenait un réel souci que pour son père et sa sœur, pour son père surtout, car, malgré son orgueil, il se montrait parfois silencieusement navré de voir sa terre passer en des mains étrangères, et ne pouvait se faire à l'idée de descendre de la haute situation que sa position de grand propriétaire lui donnait dans le département.

M^{me} de Rochemais avait sagement élevé Floriette dans la pensée qu'une jeune fille, même destinée à devenir très riche, doit absolument acquérir des talents capables de lui assurer l'indépendance en cas de revers. C'était là une de ces théories que le baron trouvait "essentiellement modernes et déplorablement subversives." La jeune fille, guidée par sa grand'mère, avait sérieusement travaillé pour acquérir des talents très réels comme musicienne et comme peintre de fleurs. De là lui venait ce bel aplomb, cette sécurité peut-être un peu naïve, en ce qui la touchait personnellement.

Cette "théorie subversive" était même une cause de fréquentes discussions dans la famille. Pascale estimait qu'une fille de leur monde qui travaille pour de l'argent se décline. Son père, naturellement, pensait de même. Plus qu'elle encore, il avait le complet dédain des idées modernes à cet égard.

—Les filles de notre race se marient avec leurs égaux, ou se retirent dans un pieux asile, si la famille est atteinte dans sa fortune, mais elles ne chantent ni ne peignent pour gagner un misérable salaire.

Il n'y avait pas à le sortir de là. La seule chose qui soutint vérita-

blement M. de Trémazan dans cette rude épreuve, don de Dieu qu'il fallait accepter sans murmure, c'était la foi profonde, l'espérance toujours vive qu'il avait en le prochain retour du prince, véritable providence pour ses fidèles.

XXXII.

Une des dernières belles journées de l'automne breton s'achevait, douce et tiède ; le jour s'en allait lentement, comme à regret. Caché derrière un rideau transparent de grandes strates de nuages d'un gris rosé, le soleil allait bientôt disparaître sous la ligne empourprée de l'horizon. Une atmosphère d'une infinie douceur, parfumée des senteurs des bois et de la vallée, enveloppait la nature somnolente. Plus un cri d'insecte, plus un chant d'oiseau.

On avait dîné vite et tôt, à Trémazan. Chacun parlait à peine, préoccupé de ses secrètes pensées : le baron, fort attristé, se raidissait dans son orgueil pour empêcher de sentir par moments faiblir en lui la foi profonde en cet avenir prochain tant espéré, si fermement attendu ; Pascale sombre, distraite, irritable, les sourcils froncés, la parole brève ; M^{me} de Rochemais, inquitète et silencieuse ; Floriette, obsédée par la pensée constante qui chez elle dominait les plus vives préoccupations : aucune nouvelle de Maison-Belle ! n'était-ce point extraordinaire ?

Chaque jour, après le dîner, M^{me} de Rochemais avait accoutumé de faire le tour du parc avec sa petite-fille. Pour toutes deux, c'était un des aimables moments de la journée. Libérées de la contrainte qui pesait toujours un peu sur elles en présence du baron et de sa fille aînée, leur causerie prenait son vol et ne tarissait pas, comme il arrive entre gens qui s'aiment et trouvent toujours quelque chose à se dire qui intéresse l'un ou l'autre.

Arrivées à l'extrémité du parc, M^{me} de Rochemais s'assit sur un vieux banc de bois, au pied d'un groupe de grands chênes ; c'était une de ses stations favorites. Elle dit à Floriette :

—Va me cueillir un bouquet de cyclamens, pendant que je me repose. J'aime tant ces originales petites fleurs à la corolle retroussée en couronne. C'est pour moi un souvenir de jeunesse. Ta mère aussi les aimait et m'en cherchait des poignées là-bas sous la futaie, tout au bord de la petite allée.

—Oui, grand'mère, je sais ; il y en a tout un tapis à cent pas d'ici. Mais ne t'endors pas, cela ne te vaut rien après dîner.

—Va vite, fillette ; sois tranquille ; je suis trop préoccupée pour avoir la moindre envie de sommeiller.

—Eh bien, je chanterai tout doucement pour que tu saches où je suis.

La jeune fille s'éloigna, chantant un air de valse et prolongeant le son pour se faire entendre à distance, comme font les chanteurs dans les églises. La voix s'éloignait et M^{me} de Rochemais se laissait bercer par ce rythme toujours si plaisant à l'oreille. Bientôt elle se tut, mais la grand'mère n'y fit point attention, absorbée soudain dans une profonde préoccupation au sujet de la situation nouvelle de la famille de Trémazan.

En effet, tout près de l'allée, sous la haute futaie, les pieds de cyclamens croissaient en telle profusion, que leurs fleurs se touchaient, faisant de leurs pétales rapprochés le plus délicieux tapis rose et blanc laiteux.

Floriette se mit à les cueillir avec ardeur, cessant de chanter, et les jetant à mesure, par poignées, dans son chapeau de paille posé à terre en guise de corbeille. Soudain elle tressaillit, ayant cru entendre son nom prononcé à voix basse, tout près d'elle. Effrayée, elle se leva d'un bond, cherchant à pénétrer du regard la demi-obscurité qui l'enveloppait.

— Mademoiselle de Trémazan ! ne craignez rien... n'appelez pas... C'est moi ! Ne puis-je vous dire quelques mots ?

— Monsieur Valrède ! vous... ici... à cette heure ?

— Moi-même, répondit Serge debout dans l'allée, à quelques pas d'elle.

— Grand'mère est là, sur le banc des grands chênes, je vais vous conduire près d'elle.

— Oui, tout à l'heure ! un instant...

Il restait toujours immobile, debout dans l'allée. Elle sortit de la futaie et s'approcha de lui. Il faisait encore bien assez clair pour qu'elle distinguât parfaitement l'altération des traits du jeune homme, bouleversés par une émotion singulière et ses yeux brillants d'un feu sombre.

Saisie d'une vague inquiétude, la jeune fille voulait s'éloigner, rejoindre M^{me} de Rochemais.

— Un instant ! mademoiselle, je vous en supplie. Votre voix m'a guidé vers vous... Je n'espérais pas tant de bonheur... Eh ! qu'avez-vous à craindre ? Ne suis-je pas près de vous ?

Il prononça ces mots d'un ton si respectueux, d'une voix si pénétrante, empreinte d'une telle tristesse, que Floriette, émue, impressionnée, resta immobile, adossée à un grand vieil arbre laissé au milieu de l'allée plutôt que de le sacrifier.

(A continuer.)

CHARMES PERSONNELS.

Comment la théorie du développement de Delsartian embellit les femmes.

Qu'est-ce que la méthode Delsartian ?

Si les dames peuvent cultiver leur voix, de manière à lire et conserver sur un ton doucement modulé tout en étant forte et distincte, et par la même méthode, acquérir une mine gracieuse, le développement de la poitrine et des poumons qui assure la santé et ajoute aux charmes personnels, la méthode employée mérite qu'on s'en occupe.

Ainsi pensait notre reporter quand il s'adressa à madame Gray, professeur bien connue, de Culture l'hygique et Oratoire, qui se trouvait dans un de nos premières hôtels.

Comme il entrait dans la chambre indiquée, une grande dame, mais bien proportionnée s'avança vers lui gracieusement. Une tête bien formée, couronnée par des cheveux gris fer, des yeux brillants, bruns, au-dessus des sourcils finement arqués, tel est à peu près son portrait. Elle parla avec une voix douce, basse, et merveilleusement développée.

— Quel est le secret de ce pouvoir d'expression vocale que vous semblez posséder ?

— Secret ? il n'y a aucun secret, dit madame Gray en souriant. Un temps fut où j'avais la voix faible et tremblante. Il est si facile d'acquérir une voix pleine résonnante, qui ne se fatigue pas et qui ne devient pas enrôlée. Toutes les impuissances de la voix comme l'hésitation, le bégaiement, le balbutiement, disparaîtront rapidement si vous cultivez votre voix.

— Est-ce que ce genre de culture n'affecte pas le système physique ?

— Oui ; il développera le buste à sa proportion idéale. Les hommes peuvent ainsi augmenter la mesure de leur poitrine de 4 ou 5 pouces durant l'espace de quelques mois.

— Alors ce système est désirable sous le rapport de la beauté.

— Oui les dames obtiennent la rotondité de la taille, les bras et les mains deviennent plus effilés, et elles acquièrent l'équilibre parfait, l'aise et la grâce du mouvement qui ajoutent tant aux charmes personnels.

— La santé, je crois en bénéficierait.

— En effet. Les troubles du larynx et des poumons diminuent, les poitrines étroites et les bras minces se développent et la faiblesse féminine est vaincue.

— Ça paraît être un panacée ordinaire.

— Non, je suis peinée de dire, que certains organe ne peuvent pas s'améliorer de cette manière, après avoir été irrités, comme les miens l'étaient, par un séjour de près d'un an dans les marais du sud. Avant d'essayer la culture phthisique et le "Warner Safe Cure" j'étais une invalide invérérée. J'étais physique dans mon enfance et ce n'est que depuis quelques années que j'ai pu vaincre une grave maladie du foie. Je dois beaucoup au "Warner's Safe cure," et je n'hésite pas à le reconnaître.

— Et la tendance à la phthisie ?

— A disparu après l'usage de ce remède et quand j'eus appris comment respirer. Pas un, sur vingt, soupire de manière à remplir les cellules d'air, pour développer les gros muscles au bas des poumons, qui devrait faire le travail de l'expulsion de l'air. Ainsi, si les maladies des rognons prennent le dessus, les poumons affectés par le sang (empoisonné) corrompu des rognons, disparaissent.

— Est-ce que votre système n'est pas la théorie de Delsartian ?

— Oui, et je me réjouis beaucoup quand ce grand maître donne ses idées au monde. Elles correspondent à celles que je me suis faites d'après mes études, car je suis un des pionniers de cette méthode et j'ai dévoué ma vie et mon énergie à enseigner au monde que la femme, gagnerait une voix accomplie, la grâce et la beauté en même temps par cette méthode de culture.

— Vous enseignez encore ?

— Oui à l'école de culture Physique et oratoire Syracuse, N. Y., une institution permanente qui est en pleine voie de progrès.